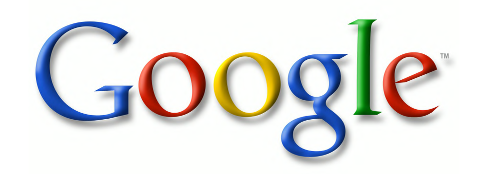
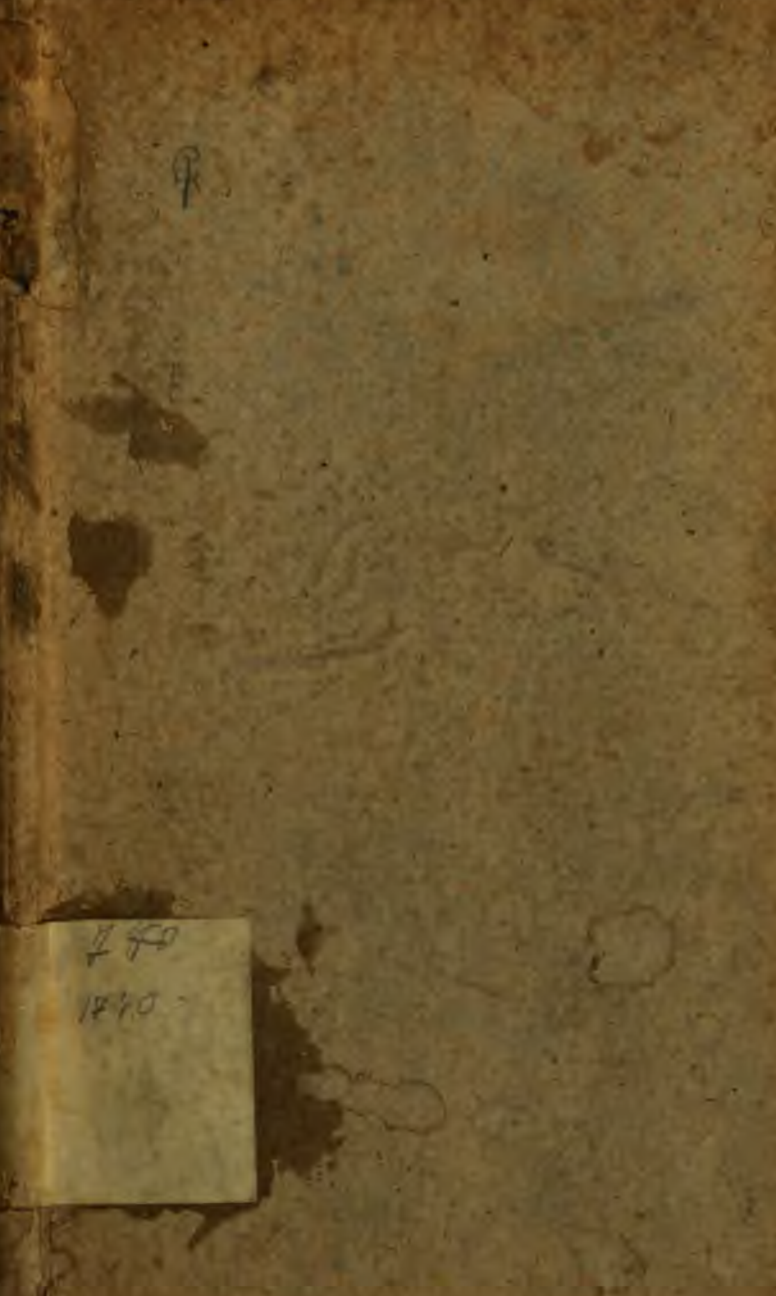
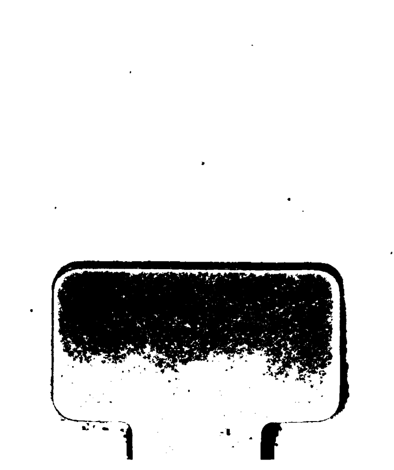



1840



L'ART DE S'ENRICHIR PROMPTEMENT PAR L'AGRICULTURE.

Par le Sieur DESPOMMIERS.

TROISIEME ÉDITION,

Augmentée des Obſervations d'un Agriculteur Suiſſe, ſur les Prairies Artificielles.



A BERNE.

M. DCC. LXIII.

DON

AVIS

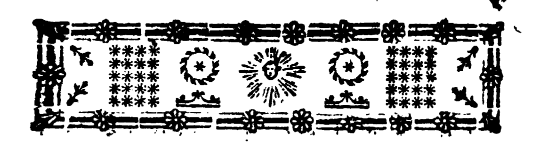
DES

ÉDITEURS.

Deux Éditions faites en France dans l'espace de six mois, prouvent la bonté & l'utilité de cet Ouvrage. Nous en avons été si satisfaits, que nous croyons rendre service à nos Compatriotes, en leur donnant la facilité de l'acquérir. Nous y avons joint en forme de Supplément quelques Observations simples, mais de pratique, qui nous ont été remises par un Agriculteur, aussi connu dans son Canton par sa grande

expérience, que par son amour pour le bien public. Il nous a promis des Observations sur plusieurs autres branches de l'Agriculture, que nous aurons soin de publier dans le tems. Puisse la Suisse, en réunissant la théorie de ses Voisins, à l'expérience de ses Habitans, devenir une des plus heureuses & des plus fertiles Contrées de l'Univers!





AVANT-PROPOS.

IL est ſurprenant que la France, ſituée ſous un ciel heureux, habitée par le Peuple le plus induſtrieux, ait négligé depuis ſi long tems ſes biens les plus ſolides. Ses terres, d'une fécondité ſingulière, ſemblent n'attendre qu'une culture bien entendue pour répandre avec profuſion des richeſſes inépuiſables. Pourquoi donc une grande partie d'un ſi beau pays eſt-elle en friche, ou ſi mal cultivée ? On cherche aujourd'hui la raiſon de cet engourdiſſement ; voici ce qui me paroît de plus vraiſemblable.

Nul doute que ſous le Gouvernement des Romains, les Arts, & principalement l'Agriculture, n'ayent fleuri dans la partie des Gaules qui comprend aujourd'hui la France. Ce fut par l'Agriculture, unique mobile de l'aiſance, que Céſar, ce génie vaſte & profond, trouva le moyen d'y faire ſubſiſ-

ter de nombreuſes Armées, qu'il vint à bout de la ſoumettre, de l'embellir par des travaux immenſes, & de la fertiliſer au point d'être la plus belle Province de la République. Ceci pourroit paſſer pour pure conjecture, ſi on ne connoiſſoit d'ailleurs pas les ouvrages des meilleurs Auteurs de ces tems, le goût décidé des Romains pour cette partie intéreſſante.

Mais dans la ſuite tout ſe ſentit de la décadence de l'Empire, un déluge de Barbares inonda ces contrées floriſſantes. Plus féroces que guerriers, ils égorgerent ou mirent aux fers des hommes moins forts qu'eux, mais plus utiles à la ſociété. Plus avides que prudens, ils ravagèrent, ils dévaſtèrent ces fertiles & riantes régions, où ils venoient chercher leur ſubſiſtance. Un commerce néceſſaire avec les vaincus, leur donna cependant des mœurs plus douces; ils s'allièrent avec eux, ils devinrent même Chrétiens ſous Clovis. Mais il leur reſta un fonds de barbarie que pluſieurs ſiècles ont eu peine à bannir. Les ſucceſſeurs de Clovis avoient trop de guerres à ſoûtenir dans les foibles commencemens d'une Monarchie

encore chancelante, pour s'occuper du bien-être de leur état.

Il prit une nouvelle forme sous Charlemagne. Ces vastes solitudes, ces déserts affreux furent cultivés. Mais le Maître ne veilloit pas assez à ses héritages; des mains mercénaires, les serfs seuls étoient chargés de ce soin, & parce que les vûes de ces espèces d'hommes sont toujours bornées, il y eut peu de progrès. Il regnoit un goût romanesque parmi les Grands qui ne s'occupoient, dans le loisir de la paix, que de combats, & de tournois plus dangereux qu'amusans. Les Lettrés ne brilloient que par des chansonnettes, & figuroient parmi ces Troubadours si renommés, dont il ne nous reste que très-peu d'écrits, mais assez pour décéler le mauvais goût du tems en tout genre.

Nous étions encore bien loin du vrai, lorsque les Normands nous en firent perdre jusqu'à l'idée. Ce fut un torrent affreux qui éteignit le peu de feu qui commençoit à nous animer. Leurs mains perfides n'épargnèrent que ce qui fut inaccessible à leur goût destructeur. Forcés enfin de les rece-

voir dans notre sein, & de les laisser partager tranquillement nos dépouilles; nous aurions pû encore réparer nos pertes; mais l'esprit de vertige s'empara de l'Occident, & nous ne tardâmes pas à en être frappés. Les Croisades, cet appas trompeur, qui excita notre avidité sous l'ombre du zèle, ne nous procurèrent que la perte de nos plus braves Guerriers, & ne servirent qu'à dépeupler nos campagnes.

Quelques gens cependant profitèrent sagement de l'inhabileté des Peuples. Cette espèce d'hommes qui vivent dans l'Etat sans être Citoyens, qui pourroient rendre de bons services, mais qu'un régime mal combiné a fait devenir peu utiles à présent, ne le furent pas alors. Ils défrichèrent, ils cultivèrent, ils acquirent par cet Art simple & naturel des richesses qui auroient fait ombrage à leurs propres bienfaiteurs, si on n'avoit eu soin de tems en tems de les leur enlever par parcelles.

Charles V, par des Loix sages, prit les moyens de mettre ses Peuples dans l'abondance;

l'abondance ; mais il vécut trop peu. Les fureurs de Charles VI, l'invasion des Anglois firent voir par-tout les horreurs de la guerre ; le commerce interrompu, les terres abandonnées, tout resta dans un état de langueur & de misère jusqu'à Louis XII. Il fut le pere de son Peuple, il fit tous ses efforts pour les rendre heureux ; mais des entreprises téméraires, des guerres éloignées firent qu'aucun génie bienfaisant n'enseigna la vraie source des richesses. François I, son successeur, aima les Sçavants, les protégea, les encouragea par des récompenses ; mais ces Sçavants n'enseignerent pas l'Art de rendre les Princes plus riches, les Peuples plus aisés ; ils ignoroient les véritables ressources d'un Royaume. C'étoit beaucoup néanmoins que d'ouvrir la porte aux Sciences ; l'esprit humain n'avance que lentement dans ses découvertes, il ne parvient que par degrés, & le premier pas est toujours le plus difficile à franchir.

Les guerres civiles qui ne finirent qu'au commencement du règne de Louis XIV, arrêtèrent encore nos progrès ; on disputa,

on ſe battit, on s'égorgea, & l'eſprit de fureur rendoit comme impoſſible le goût d'une vie douce & tranquille. On voit cependant quelques Livres d'Agriculture écrits dans ces tems, mais ſi mauvais, qu'il eſt impoſſible d'en tirer aucun profit, tout eſt confondu; on y rapporte tout aux influences de la lune & des aſtres; je dirois preſque, des taliſmans, & de toutes les miſères de la magie, qui étoit la ſcience à la mode.

Le beau ſiècle de Louis XIV. épura enfin nos mœurs, & notre goût, tout y atteignit la perfection; ce fut l'époque de notre gloire; mais il étoit réſervé au Prince qui nous gouverne de faire notre bonheur. C'eſt ſous un tel Roi qu'il eſt beau à tout Citoyen de communiquer ſes connoiſſances, pour peu qu'elles tendent au bien public. Toujours occupé de la félicité de ſon Peuple, il ne dédaigne pas d'entrer dans toute eſpèce de détails, lorſqu'il en peut réſulter quelque avantage. La ſageſſe & la bienfaiſance qui guident tous ſes pas, lui ont fait connoître ce que tant d'autres ont négligé d'apprendre, que la

gloire d'un Souverain est d'avoir des Sujets heureux. Ce que Henri le Grand ne fit que projetter, il l'exécute aujourd'hui, en établissant par-tout des Sociétés d'Agriculture, pour faire revivre & donner une nouvelle force à ce nerf de l'Etat. Ainsi Hiéron enseigna lui-même l'Art de cultiver la terre à ses Sujets, devint le Roi le plus grand, & surpassa, par sa magnificence, les plus puissans Monarques.

Le goût du Chef a enfin décidé les Particuliers; chacun s'empresse de répondre à de si belles intentions : on voit déja beaucoup de Mémoires sur l'Agriculture. Plusieurs m'ont paru défectueux, parce qu'ils péchent dans les principes; d'autres excellens d'ailleurs, sont trop dispendieux dans l'exécution. Pour moi, j'écris d'après mes épreuves; voilà mes principes : ils me semblent vrais, parce qu'ils sont naturels; certains, parce qu'ils sont simples, & qu'ils peuvent être mis en usage par les pauvres & les riches; qu'ils réussissent dans les mauvaises & dans les bonnes terres; les succès extraordinaires que j'ai eus ont touché vivement les Cultivateurs voisins.

Tous s'empressent à suivre les voies que je leur indique. Trop heureux, si je puis contribuer à l'exécution des desseins d'un grand Roi, & au bonheur de ma Patrie!





L'ART DE S'ENRICHIR PROMPTEMENT PAR L'AGRICULTURE.

CHAPITRE I.

Des Cultivateurs, & de l'état actuel du produit des terres.

LA France a différentes espèces de terres plus ou moins propres à produire du bled; les préjugés des Peuples en font varier la culture. On a beau leur prouver que leur méthode vicie, la plûpart se réduisent à dire que leurs Peres l'ont fait,

qu'ils étoient assez sages pour employer d'autres moyens, s'ils leur avoient été avantageux. Les uns se servent de chevaux, d'autres de bœufs, de vaches, quelques-uns même d'ânes. Ceux qui sont proche des grandes Villes vendent mieux leurs denrées, & sont plus en état de nourrir des bestiaux : le débit sûr & prompt du beurre & des fromages, &c. leur fait faire des efforts pour leur fournir de la nourriture. Cependant ils sont encore bien éloignés de la perfection ; une partie même est souvent dans la pauvreté.

L'usage est de diviser les terres en trois portions, l'une pour mettre les bleds, l'autre les avoines, la derniere est réservée pour les guérets. Peu de Cultivateurs recueillent assez de foin pour nourrir leurs chevaux. Ils sont obligés de faire manger leurs pailles, diminuer par conséquent leurs bestiaux, fumer peu & recueillir à proportion. Les terres plus éloignées sont la plûpart dans une plus

malheureuſe ſituation. Ils ne tirent pas comme les autres de leur baſſe-cour un profit conſidérable; la volaille eſt à vil prix. Le peu de biens qu'une nature marâtre leur abandonne, ne ſe vendent pas: tout ce qui les environne eſt réduit à une frugalité involontaire, & le débit ne ſe trouve qu'à des conditions qui leur ſont peu favorables.

Voilà l'idée que l'on doit ſe propoſer de l'état actuel de preſque tous les Cultivateurs.

Une Ferme de trente arpents par ſaiſon nourrit deux chevaux, trois ou quatre vaches maigres, 60 à 80 brebis.

Je connois des pays immenſes dans l'état que je décris: preſque tous ceux que j'ai examinés avec ſoin ne produiſent qu'avec peine deux ſeptiers de bled meſure de Paris, & la moitié d'avoine: qu'on juge quel doit être l'état des Cultivateurs. Tout chez eux reſpire la miſère; une famille atténuée par la mauvaiſe nourriture, des vaches étiques,

qui ne fourniſſent preſque aucun lait, des chevaux haraſſés que le poids ſeul de la charue incommode, & qui peuvent à peine écorcher la terre. Tous les ans des événements fâcheux emportent pendant l'hyver une partie du troupeau. Les bâtiments annoncent l'indigence du Maître, ſouvent le néceſſaire lui manque ; le peu de rapport du bien empêche quelquefois le Propriétaire de pouvoir réédifier des bergeries, rétablir une vacherie. Tout enfin concourt à le rendre malheureux. Qu'on juge de leur ſituation par le trait ſuivant.

Je connois une Ferme de 50 arpents par ſaiſon. Les terres ſont preſque toutes fortes & propres au froment. Elles ont toutes les marques d'une fécondité parfaite. Le Fermier n'a pû mettre pour les fumer en 1759 qu'une voiture de fumier par arpent ; auſſi ſes bleds languiſſoient ; l'avoine vient mal, & l'épuiſement eſt indiſpenſable.

On apperçoit de loin en loin quelques

Cultivateurs jouiſſants d'une médiocre fortune, leur état excite l'envie, ils cachent leur aiſance avec le plus grand ſoin, ſe ſervent des étoffes les plus groſſières, la crainte des impôts les effraie, & ils affectent de ſe couvrir du manteau de la pauvreté.

On voit par-tout des efforts étonnants pour tirer parti de ces champs qui paroiſſent ſtériles. On multiplie les labours, le Cultivateur a beau déployer toutes les reſſources de ſon génie, une foule de maux l'accablent; des ſecours puiſſants peuvent ſeuls le relever, & lui donner un nouvel être. La plûpart des Laboureurs ne recueillent qu'une médiocre quantité de grains; ils vendent & s'arrachent leur propre néceſſaire. A peine ont-ils ſemé leurs bleds, que tout ſe réunit pour les accabler; la Taille, les Ouvriers, le Propriétaire, les emprunts les preſſent avec tant de violence, qu'ils ſont réduits à ſacrifier leur propre nourriture. L'hyver s'écoule; le printemps en ramenant des

jours propres à l'Agriculture, ramene aussi des besoins. L'avoine manque, le peu de foin recueilli est déja disparu, & les chevaux sans ce secours se refusent à un travail pressant. Ils sont alors obligés de saisir les expédients les plus dangereux. Toute espèce d'emprunt leur paroît précieuse ; rien ne les arrête, ils acceptent en soupirant les conditions les plus dures. Dans ces tristes habitations l'idée de l'aisance est regardée comme un songe. On s'estime même heureux, quand on peut avoir de quoi traîner une vie languissante. Les déserts de la Sibérie, les neiges de la Laponie, ne procurent-ils pas autant d'agrément à des habitants que nous regardons comme malheureux ?

CHAPITRE II.

De la nécessité des Fumiers.

Causes de l'état malheureux des Cultivateurs.

EN 1759, l'on envoya des annonces dans toutes les Paroisses de la Campa-

gne ; c'étoit, à en croire l'Ecrit, la vraie pierre philoſophale ; une bouteille de pinte, meſure de Paris, miſe & préparée dans la ſemence de bled, augmentoit du double le produit d'un arpent ; le grain venoit net & étoit préſervé de la carie, en s'aſſujettiſſant aux préparations indiquées. Il ne falloit plus avoir recours aux préparations ordinaires pour l'en défendre ; plus je réfléchiſſois, moins j'étois perſuadé. Comment, me dijois-je, des ſels en ſi petite quantité pourroient-ils agir ſi puiſſamment dans un auſſi vaſte terrein ? Juſques-là les expériences les plus exactes ne m'avoient rien indiqué qui en approchât. Déterminé enfin, je pris de ces bouteilles, & je fis ma ſoumiſſion à Nemours au Bureau d'adreſſe, de donner la moitié du ſurplus de la récolte des champs voiſins ; j'en envoyai à Pers, éloigné de deux lieues de chez moi; on l'employa avec toutes les précautions indiquées ; je fis ſemer en bled barbu que l'on nomme épeautre

qui ne carie presque jamais, un champ d'une terre grasse & humide; je partageai en deux cette terre, dont l'une fut semée de cette semence préparée, & l'autre à l'ordinaire; je variai ces épreuves dans d'autres terreins, dont les uns légers, d'autres pierreux, & je me servis de bled ordinaire.

Le grain en levant annonçoit l'abondance, d'un verd noir; je n'étois pas cependant persuadé; cette nouvelle Méthode avoit beau me vanter une infinité de moyens de multiplier ce grain si nécessaire à la Société, j'attendois l'événement; ces champs qui en étoient semés n'eurent pas au Printems un air plus vigoureux que les autres; leur dépouille n'ajoûta rien au nombre des gerbes ordinaires; mais je vis avec la plus grande surprise que ces mêmes champs où l'on devoit attendre de si grandes merveilles, n'avoient produit qu'un grain presque tout pourri; celui qui étoit proche semé à l'ordinaire, étoit net & pur

je fis conſtater ma perte, & je prouvai que l'épeautre, ce grain ſi peu ſujet à la carie, n'avoit pu échapper : celui qui battit cette malheureuſe production étoit couvert d'une pouſſière noire qui l'étouffoit.

M. Marqué, Propriétaire du Buiſſon, à deux lieues de Cheroy, cherchoit depuis long-tems les moyens de perfectionner l'Agriculture : ſes ſuccès infructueux lui firent ſaiſir avec empreſſement un moyen auſſi ſimple de s'enrichir; il eut un ſort égal au mien; il prouva en 1760 que les terres ſemées avec cette préparation, avoient rapporté un bled exactement pourri. Des ſyſtêmes auſſi mal combinés ne peuvent être traités que de ſophiſmes, & découragent les Cultivateurs les plus laborieux.

Le fumier eſt le ſeul moyen de tirer de la terre un produit immenſe. Un Auteur reſpectable a beau nous enſeigner une méthode pour avoir, par une bonne culture ſans fumer, d'excellents bleds,

il ne réuſſira tout au plus que dans des fonds gras ; auſſi ſes eſſais ſont-ils faits dans des terres de cette eſpèce. Les animaux ſeuls peuvent donner les vrais principes de fécondité. Mais comment les nourrir, n'ayant qu'une médiocre portion de prairie, que la moindre ſécheresſe peut brûler, qui peut être entraînée & rouillée par des inondations ? Ces accidents qui ne ſont que trop fréquents, jettent la conſternation chez le Cultivateur. Il manque d'argent, ſouvent de bled pour vivre. J'en connois qui l'achetent dès le Printems ; ils s'adreſſent alors à ces gens dont le métier conſiſte à profiter de la miſère publique, qui ſe gorgent du ſang des miſérables. Ces Uſuriers qui échappent par leurs ruſes à la rigueur des Loix, écoutent leurs plaintes avec un extérieur de probité, déclament vivement ſur la rareté de l'argent, ſur l'envie qu'ils ont de les ſecourir gratuitement. Enfin tout aboutit de leur part à livrer du foin, de l'avoi-

ne, du bled même. Le prix eſt pour l'ordinaire un tiers, ou au moins un quart plus que le cours des marchés. Ils ne veulent point de billets, ils exigent une obligation, ils cachent avec ſoin dans l'acte la quantité des denrées; c'eſt d'une telle ſomme, pour foin, avoine, bled, ou pour argent prêté; ils éludent par-là tout ce qui peut les convaincre. Et cette vermine qui dévore les pauvres Citoyens, oſe ſouvent ſe vanter d'en être la bienfaitrice; à peine la récolte eſt-elle faite, qu'ils ſomment le Cultivateur de remplir ſes promeſſes; ils veulent bien recevoir en nature. Ces mêmes denrées ſont la matière d'un commerce bien intéreſſant pour eux. Ils apprécient tout, bien au-deſſous de la valeur; ils ne prennent ces choſes, diſent-ils, que pour faire plaiſir; ils ont beſoin d'argent, ils comptoient ſur cette ſomme pour un payement preſſant; ils font enviſager à celui qui ne ſouſcrit pas aveuglément, les ſaiſies, les ventes forcées,

enfin toutes les horreurs qui accablent les Débiteurs. La persuasion devient si efficace qu'elle effraye, & amene au but le plus déterminé. Rien n'échappe à leur rapacité ; d'indes, oyes, cochons, tout leur convient ; ils mettent à bail ces espèces d'animaux, & le produit d'un trafig si singulier rend à son Maître tous les ans au moins trois pour un. De pareils secours deviennent pour ceux qui s'en servent un poison lent, qui les mine peu-à-peu ; ils l'amenent par dégrés au point d'abandonner des terres qui ne sont entre leurs mains qu'une source de maux ; avant que d'en venir là, ils luttent long-temps contre la mauvaise fortune, ils diminuent tous les jours le nombre d'animaux, ne cultivent qu'une partie de leur Domaine ; les engrais deviennent enfin si rares, que les terres s'amaigrissent à vûe d'œil. Le bled qui ne devroit être battu que sur la fin de l'Hyver, l'est dès le commencement ; les fourrages sont par-là presque perdus,

ſans qualité. Ce troupeau qu'une paille fraîche & quelques bottes de foin mettroient à l'abri des rigueurs de l'Hyver, périt : tous ces ſecours lui manquent, les Champs ſont jonchés de charognes, de brebis languiſſantes, dont la marche lente & tremblante les empêche de ſuivre le troupeau : vous n'appercevez dans ces tems au milieu des Granges, que de longues perches couvertes de toiſons : triſtes reſtes des plus douces eſpérances.

Les terres abandonnées où le bled ne peut plus végéter que foiblement, ſont de tems en tems ſemées en avoine ; cela acheve de les effriter, & l'on vient enfin à regarder comme ſtériles les fonds les plus heureux. Le fait ci-après ne le prouve que trop. Un Fermier de cent arpents, impoſé à quatorze livres de taille, eſt dans l'impuiſſance de la payer. Il ne donne au Propriétaire que ſoixante livres par an, il a du bois pour ſe chauffer. Ces terres mêmes ne demandent que

quelques secours pour se couvrir des plus riches moissons ; mais la nourriture des bestiaux manque , & l'obstacle est invincible.

On me dira que la misère ne doit pas être universelle, si le défaut seul de foin y donne lieu ; qu'il y a une quantité de biens de Campagne qui en ont ; cependant que la fertilité de ces mêmes biens l'emporte de peu sur les autres. Je réponds qu'on a vu par les exemples ci-dessus que ces malheureux ne portent point les charges de l'Etat ; on auroit beau , comme ce fameux Grec , employer la persuasion & la force, ils opposeroient l'impuissance & la pauvreté ; l'effort de l'impôt tombe sur le possesseur des prairies, alors il a recours à ses ressources. Il vend & ne garde pour lui-même que le foin à peine suffisant pour les chevaux qui labourent ses terres. Le haut prix qu'il en trouve lui fait négliger les élèves des bestiaux. Ce grand mobile de l'Agriculture est négligé , &

la terre se refuse à un Maître ingrat.

Rien ne touche l'homme dans la misère que l'intérêt. Son ame engourdie par l'indigence saisit avec avidité tous les moyens d'être moins malheureux. L'éducation s'en ressent, l'ignorance, mere de tous les vices, domine. A peine voit-on quelques vertus sauvages; dès-lors plus d'expérience; l'aveuglement assujetti à des pratiques superstitieuses, entend avec dédain les discours les plus sensés; il ne faut pas moins que des succès prodigieux, des avantages inouis pour le tirer de son indolence.

Un Fermier de trente arpents par saison, malgré le mince produit de ses terres, est obligé d'avoir des Domestiques, & en aussi grand nombre que si l'abondance régnoit chez lui. Ses quatre-vingt brebis exigent un Berger au moins de soixante livres, une Vachere de quarante-cinq livres; il donnera cent livres à un Calvanier pour charger les fumiers, & contribuer aux travaux journaliers. Je

ſuppoſe même que la Maîtreſſe épargnera une ſervante de ſoixante liv. que le Maître conduira lui-même ſa charrue; que l'on raſſemble toutes ces dépenſes, le coup d'œil ſera effrayant.

Le Manœuvre, ce genre d'hommes ſi néceſſaires à l'Agriculture, s'en reſſent auſſi par contre-coup; employé à moiſſonner, faucher, battre, ſeconder enfin le Cultivateur dans les travaux champêtres, il n'en peut tirer que pour ſoûtenir la vie languiſſante de ſa famille. Les Ouvriers en tout genre attachés à cet état, ne ſe prêtent qu'avec répugnance. Il leur faut des peines infinies pour être payés, & ſouvent ils ſont obligés de ſévir contre ceux qui devroient être leur ſoûtien.

Le Cultivateur effrayé par tant de maux, voit avec plaiſir ſes enfants prendre une route différente. Tel auroit été un bon Laboureur, qui ſe trouve Laquais; combien de filles de Campagne qui l'abandonnent pour chercher dans de grandes

des Villes une vie plus douce, & que ſouvent la néceſſité livre à la proſtitution ! Une prodigieuſe quantité de Sujets de cette eſpèce qui auroient contribué à la grandeur de la Nation, en deviennent la honte. Je connois des Fermiers qui pourroient être très-aiſés, ſi leurs terres étoient cultivées ſelon ma méthode, réduits à renvoyer leurs enfants demander l'aumône. Le goût ſe forme dans l'enfance ; ils trouvent dans une vie fainéante de quoi ſatisfaire leurs beſoins ; l'indépendance de cet état les conduit par degrés à être Mendiants de profeſſion. Ils ſont en ſi grand nombre, que je les regarde comme des fléaux qui déſolent les Campagnes. Une famille indigente eſt obligée de leur donner ſa propre nourriture. Ce Laboureur qui depuis long-tems manque de bled, & ne s'en procure qu'en acceptant les conditions les plus dures, ſe trouve forcé à leur en abandonner une partie. Ils s'emparent de ſon foyer, donnent le ton

chez lui, & exigent comme en pays ennemi l'ustensile. Ce ne sont plus ces figures si humbles dans les Villes, ces misérables que l'art a si bien tronqués; ce sont des arrogants qui font entendre qu'ils peuvent en quelques instants répandre la consternation chez leur Hôte. Rien de si ordinaire que d'entendre dire qu'une telle Ferme a été brûlée par un Pauvre mécontent, qu'on a empoisonné les bestiaux de tel Laboureur pour avoir refusé du vin à un Mendiant. Enfin la terreur est si grande, que les Cultivateurs aiment mieux souffrir de ces espèces de gens, que de s'exposer à d'aussi funestes accidents. Ils traînent avec eux femmes & enfants; combien le manteau de la pauvreté cache d'infamies? Les Voleurs, cette peste qui désole les Provinces, se servent souvent d'un habit ignoble pour s'introduire plus aisément. Rien de si commun que de perdre du linge, des volailles de toute espèce. Souvent ils volent des moutons, les em-

portent dans les bois. Là ces Chevaliers errants n'épargnent rien pour faire bonne chere : le vin y est prodigué. Le plaisir de ce festin coûte quelquefois cher au Propriétaire des bois ; ils allument dans l'yvresse de grands feux ; la négligence donne lieu à des incendies qui dévorent une quantité effrayante de bois. Aucun témoin ne peut les accuser ; ils sont inconnus par-tout, ne sont attachés nulle part par aucuns liens ; ils prennent la fuite, & s'embarrassent peu des accidents qu'ils viennent de causer ; ils ne s'en tiennent pas-là ; on apprend tous les jours que tel a perdu ses chevaux, que ses portes ont été forcées ; les petits vols les amenent peu-à-peu au point d'être brigands décidés.



CHAPITRE III.

Moyens proposés par différents Auteurs pour rendre le Royaume florissant par l'Agriculture.

On sent enfin que l'Agriculture peut seule répandre l'abondance, rendre les Citoyens heureux. On entrevoit dans les ténébres de vives étincelles, quelques écrits paroissent. M. Duhamel donne quelques bons moyens; mais la forte dépense qu'il exige, sa façon de labourer en petites planches, entraînent trop d'inconvénients pour être suivis. Que deviendroient les troupeaux? Où les conduiroit-on, si les champs étoient cultivés à sa façon? La voie qu'il nous enseigne dans son Ouvrage est bonne; mais on ne pourra faire un usage complet des lumières de ce génie bienfaisant que lorsque le Cultivateur se verra, par l'abondance de ses récoltes, en état d'en faire les frais.

On voit dans un des Journaux Economiques de 1758 la façon de tirer d'une Ferme de cent arpents un revenu de vingt-cinq mille livres ; je loue beaucoup l'Auteur de sa forte envie d'être utile ; mais il me permettra de lui faire quelques objections qui ne peuvent qu'être utiles à l'Agriculture, en discutant des matières qui l'intéressent.

Voici son plan : il exige quatre-vingt-un mille six cent livres pour cultiver cent arpent de terre, dont trente en bleds, trente en haricots, trente autres en navets, & prés artificiels, le reste en jardins & bâtiments. Il veut qu'outre deux Charretiers, deux Calvaniers, un Berger, il y ait trois familles, au moins de dix personnes, un Jardinier avec plusieurs enfants, ou Domestiques attachés au même bien, pour sarcler, arroser les bleds, haricots, prairies, &c.

J'objecte qu'on trouveroit peu de pays capables d'arroser tant de champs. J'ai

vû même en 1760 plusieurs Villages assez près de chez moi, aller à une lieue chercher de l'eau avec des voitures, tant pour leurs propres besoins, que pour abreuver leurs bestiaux. Leurs puits étoient taris, leurs mares seches. En pareil cas que feront toutes ces familles, si les arrosements contribuent à les occuper, & à leur procurer une récolte abondante? Ils n'abandonnent qu'une petite portion de terrein pour fournir de pain à ces familles. Quand les bleds ne grainent point, qui pourvoira à leur subsistance? Cette culture établie, on recueillera, dit-on, une prodigieuse quantité de légumes; l'Auteur en fixe la valeur; mais s'ils sont aussi abondants qu'il le prétend, quels moyens employera-t-on pour en soûtenir le prix?

Ces familles seront fournies d'un grand nombre de vaches, & elles donneront par an au Propriétaire soixante & dix livres pour chacune, & une vache grasse tous les ans; ils éleveront une ge-

nisse pour remplacer celle que le Maître sera obligé d'engraisser à cause de sa vieillesse. Ils lui donneront enfin une somme pour des feuilles de mûrier qui borderont des fossés, qui entoureront les terres. Ce projet a beau trouver des partisans, l'avance énorme qu'il exige, une apparence presque certaine de ne pas réussir, tant de biens perdus pour l'Etat, me le feront regarder comme inutile; il faut des remèdes plus prompts pour tirer le Cultivateur de l'état de langueur où nous le voyons.

M. Pattullo, dans son excellent Livre de l'essai de l'amélioration des terres, a fait sentir le vrai; il indique les prairies artificielles, mais il coule trop rapidement sur cet objet intéressant. On ignore dans bien des pays la façon de les semer: l'expérience peut seule donner des règles sûres. Les terres froides semées en sainfoin, à la façon de la Beauce & du Gâtinois, ne produisent pas. Il n'en leve qu'une partie, & jusqu'ici on

a renoncé au bien qui en peut résulter, dans la persuasion où l'on étoit que le terrein n'y étoit pas propre. Je trouvai en mil sept cent quarante - huit cette opinion si bien établie, que l'on regarda comme une folie le dessein que j'eus d'en avoir. Je fis venir de la graine, je la semai, & il en leva si peu, que je fus obligé de faire labourer la terre, & d'y renoncer jusqu'au tems où mes réflexions me firent découvrir des choses dont je me hâtai de profiter. Cet essai malheureux confirma les idées de nos Cultivateurs. On ne regarda même plus comme possible le moyen de se procurer du foin avec le secours de l'art; quelques luzernes firent la seule ressource.

Les recherches les plus exactes nous apprennent qu'il faut de puissants engrais pour tirer de la terre une multitude de richesses, que les animaux seuls peuvent les donner. Ce moyen est presque par tout impossible. Les prairies flottantes sont rares, les prés hauts ou p o-

duisent

duisent peu, ou sont en trop petite quantité pour donner assez de nourriture : il faut donc renoncer à toute espérance, si on ne trouve le secret de couvrir les terres les plus arides, les pays les plus ingrats de riches pâturages. Tout le monde sait que la luzerne, le trefle de Hollande, le sainfoin peuvent procurer ces biens ; mais on est également & faussement persuadé que tous les pays n'y sont pas propres ; que quelques Provinces avantagées par la nature, ont seules le droit d'en fournir leurs Habitants. Les essais infructueux faits dans d'autres contrées, ont confirmé cette opinion. On a négligé l'étude de la nature ; on n'a pas examiné avec soin la terre à qui on confioit des semences souvent mal choisies, dont le germe altéré ou par la vieillesse, ou par la fermentation, ne végétoit que d'une façon languissante, & venoit enfin au point d'être regardé comme inutile. Les préparations les plus simples nous donneront sans dépense des

tréſors que tous les projets imaginables ne nous procureront pas. La façon dé-cide ſeule du ſuccès. Je vais détailler mes obſervations ſur les prairies artificielles. La luzerne, le trefle, le ſainfoin ſont les plantes en uſage. Je traiterai d'abord de la luzerne, afin que l'on puiſſe porter un jugement certain ſur les avantages qu'elle peut procurer.

CHAPITRE IV.

De la Luzerne.

LA luzerne trouve peu de terres qui lui conviennent; il y a même peu de pays où elle puiſſe réuſſir parfaitement. Les regles que nous donnent preſque tous les Auteurs, pour mettre cette her-be dans une partie de terres, ne ſervi-roient qu'à appauvrir les Cultivateurs, s'ils s'opiniâtroient à les ſuivre. Elle de-mande un fonds léger, mais gras, qui puiſſe fournir abondamment tous les ſucs

qui conviennent à cette plante vivace ; on est obligé de répandre sur le champ qui en est semé, du terreau au moins tous les trois ans ; avec ces soins on peut se procurer une récolte abondante.

En mil sept cent quarante - huit, étant fixé par mon état à la Campagne, j'y trouvai cette culture établie. Je l'examinai avec soin, je voyois toujours des endroits foibles. Si l'on fumoit d'un côté, l'autre périssoit, & l'on regardoit comme très-précieux le côté où elle croissoit passablement.

En 1749 j'achetai un arpent de terre qui produisoit de bon bled, j'y mis vingt-cinq voitures de fumier, je le semai de graine de luzerne ; elle vint assez bien dans la partie où la terre étoit moins forte ; mais elle ne s'éleva pas à plus de six pouces dans celle qui l'étoit plus : je fus obligé de mettre deux ans après des terreaux ; ces secours la soûtinrent ; elle me donna un profit considérable ; en voici le détail :

Louée en 1750 . . . 12 liv.

En . . . 1751 . . . 60 liv.

En . . . 1752, vendu 300 bottes à 25 liv. le cent . . . . 75 liv.

En . . . 1753, en graine & foin, ... 63 liv.

Elle a donné à proportion jusqu'à présent. Ce morceau de terre auroit été amodié au plus deux livres par an : malgré les dépenses, le profit est clair ; j'en ai semé en différents endroits ; le produit a été à peu-près le même.

Un homme qui saisit avec avidité l'apparence, frappé d'un gain aussi considérable, croira que c'est-là le vrai moyen de répandre l'abondance ; point du tout ; peu de personnes ont des terres convenables, & de quoi faire la dépense qu'exige cette culture. Ce malheureux qui n'a ni pain, ni crédit, dont toutes les terres dégraissées ne sont nullement propres à cette plante, s'efforcera en vain de cultiver, & d'acheter la graine ; il perdroit & son tems & son

argent ; il réuſſiroit tout au plus dans quelques petits morceaux deſtinés de tout tems à le fournir de chanvres, légumes, &c. ; il acheteroit bien cher quelques douceurs ; je connois cependant des Fermiers qui ſacrifient avec joie leurs clos pour quelques cent de foin. Il faut des ſecours plus puiſſans à l'Agriculture pour l'élever au point de perfection, où elle parviendra, quand les préjugés ſeront forcés de céder à l'évidence. Cependant, ſi l'on a de la vaſe des mares, ou des foſſés qui ayent l'égoût des cours, je conſeille d'en ſemer à proportion de la quantité que l'on en aura ; il en faut au moins cinquante tombereaux par arpent ; on obſervera de laiſſer les vaſes, égoûts & terreaux en monceau au moins un an, afin que l'air les pénétre, les rende meubles, & les impregne de ſels propres à la fécondité ; on les voiturera alors ſur les champs que l'on croira y être propres, & il faudra les répandre par-tout également.

Quand la luzerniere périt, il faut la mettre en terre labourable deux ou trois ans; on y peut ſemer enſuite, ou trefle, ou ſainfoin; il ſeroit inutile de l'enſemencer de nouveau en luzerne, aucun engrais ne pourroit la rendre bonne; les ſucs qui lui conviennent ſont épuiſés, & il faut au moins quinze années pour les réparer. J'ai ſous les yeux une infinité d'exemples de ce fait. Des perſonnes ont voulu faire de la luzerne dans des champs qui en avoient produit quelques années auparavant de très-belles; elle n'eſt venue qu'en petite quantité. De puiſſans ſecours l'ont à peine ſoûtenue foible quelques années, la dépenſe l'a toujours emporté ſur le profit. Mais cette terre miſe en autre eſpèce de pré artificiel réuſſit parfaitement.

On la ſeme ordinairement dans le printemps, je l'ai fait ainſi pluſieurs fois; mais ſi l'on donne pluſieurs façons à la terre, qu'on la rende très-meuble par de profonds labours, & que l'on

ne la ſeme qu'en Juin & même en Juillet, elle végéte ſans mauvaiſe herbe dans la même année, elle donne beaucoup, & l'année d'après eſt beaucoup plus abondante ; j'en ai fait pluſieurs fois l'expérience.

On ne met dans des pays que dix à douze livres de graine l'arpent ; mais pour le mieux, il en faut quinze à ſeize livres. Il en périt ſouvent, & il ne ſe trouve que trop d'endroits vuides. On recueille la graine à la ſeconde coupe. Il faut attendre qu'elle ſoit d'un beau jaune, clair ; alors on la fait faucher, on la ſerre dans des endroits où elle eſt battue. On doit avoir ſoin de la remuer ſouvent pendant quinze jours, elle fermente, s'échauffe, & la graine périroit, ſi on la négligeoit. La nouvelle eſt toujours préférable à l'ancienne pour ſemer ; il ne leve qu'une partie de la derniere, & ſouvent l'infidélité du vendeur cauſe un grand préjudice au Cultivateur.

Nos Auteurs nous offrent enſuite le trefle de Hollande comme une excellente nourriture ; ils nous diſent qu'il faut en mettre dans une partie des terres, que l'avantage qui en réſulte eſt prodigieux. Cette plante a été l'objet de mes expériences, ainſi que la précédente. Je vais faire part de mes réflexions, & l'on jugera par le Chapitre ſuivant quel ſuccès on en peut eſpérer.

CHAPITRE V.

Du Trefle de Hollande.

LE trefle de Hollande ſe plaît dans les terres fortes, graſſes & un peu humides. On le fauche trois fois, & il ne dure que deux ou trois ans. Au bout de ce tems, il s'anéantit, & il faut mettre le champ en différente nature. Peu poſſédent des terreins qui lui ſoient propres. On me citera la Brie, l'Iſle de France, &c. il vient dans ces terres à merveille.

On peut, en ſuivant la méthode de M. Duhamel & Patullo, en décupler le produit.

Mais moi j'écris pour ces fonds malheureux, ces terreins ingrats, qui refuſent le ſimple néceſſaire à leurs Cultivateurs, & qui ſont au moins les trois quarts, ſi même ils ne compoſent les quatre cinquiémes du Royaume.

On croira à cet expoſé que la France n'a preſque point de terres fertiles; point du tout, elles le ſont toutes. Et les Chapitres ſuivants feront voir que la culture mal entendue en eſt la ſeule cauſe. Quoique le trefle de Hollande & la luzerne ne ſympathiſent pas avec toutes les terres, elles n'ont pas moins de propriétés qui les égalent. En 1750, j'en ſemai un demi-arpent, la terre étoit forte & graſſe; dès la même année, j'en vendis pour

. . . .	22 liv.
En 1751, loué	30 liv.
En 1752, loué	24 liv.
	76 liv.

Cette terre me produisit 76 liv. en trois ans. Depuis ce tems, le bled, les menus grains que j'ai recueillis dans ce champ, l'emportent de beaucoup sur les voisins.

La même année, je fumai bien une terre en pente où il y avoit beaucoup de cailloux, je la semai en trefle, il leva, & ne devint pas fauchable; je fis plusieurs essais dans de bonnes terres; il vint mal dans les endroits peu engraissés, il n'y avoit que quelques cantons beaux. Cette herbe se fanne difficilement, la moindre pluie la rend noire.

On l'ensemence comme la luzerne; si l'on m'imite en la semant sans mêlange, il produit dès la même année. On voit que cette plante engraisse la terre, la fertilise même d'une façon marquée. Mais il est rare d'avoir un terrein qui lui soit propre. Le Cultivateur aura peine à consacrer pour une si courte jouissance le peu de champs qui lui rapportent du froment. Je viens de traiter sommaire-

ment ces deux eſpèces de prés artificiels ; je n'inſiſte pas beaucoûp ſur leur culture : des tems plus heureux la rendront bien plus néceſſaire. On a vû par mon expoſé que la misère venoit du défaut de foin, que cette diſette ſeule arrêtoit les progrès de l'Agriculture. Une infinité d'expériences m'ont convaincu que le ſainfoin peut ſeul y remédier c'eſt ce que je vais démontrer.

CHAPITRE VI.

Du Sainfoin.

J'Avois ſemé, comme je l'ai déja dit, du ſainfoin en différentes terres en 1749 ; il leva en ſi petite quantité, que je fis labourer la terre où je l'avois ſemé. Il en reſta environ trois cordes d'une nature ingrate & pierreuſe que je laiſſai inculte pour ſervir d'aiſance, afin qûe l'on ne gâtât pas mes champs par des ſentiers. Je fus étonné quelques

années après d'y voir le ſainfoin très-beau. Mon étonnement fût extrême en appercevant qu'il s'étoit multiplié par la graine qui s'étoit répandue. Je vis par-là que la terre ne ſe refuſoit pas à cette plante, mais que j'avois manqué en la ſemant, ſoit en me ſervant de graine trop vieille, ſoit par quelqu'autre inconvénient.

L'année 1757, j'achetai de la graine; la bonne foi de celui de qui je la tenois m'étoit connue; j'en ſemai un quartier de terre que j'avois loué juſqu'à ce tems dix ſols par an; je ne le fumai pas; il étoit en pente; le haut étoit rempli de cailloux, & avoit au plus quatre pouces de bonne terre: le bas au contraire étoit une terre forte, propre à bâtir. Cette vallée avoiſinoit une luzerne, qui n'avoit fait, malgré les engrais, que la plus miſérable production; elle étoit jaune, peu garnie, & s'élevoit avec peine à 5 à 6 pouces. Dans le terrein de même nature, le ſainfoin vint d'une beauté

parfaite ; le haut m'annonçoit une récolte assez abondante ; je conçus dès l'instant les plus hautes espérances ; malheureusement pendant l'hyver, les vaches & les moutons y entrerent, leurs trépignements avoient arraché une partie du plan, le reste languissoit ; en voici le produit :

En 1758 . . 38 bottes de 9 liv.
3 bichets de graine à 40 sols le bichet . . . . . 6 liv.
1759, quarante bottes de 10 liv.
4 bichets de graine à . . 8 liv.
En 1760, 50 bottes à 24 liv. le cent . . . . 12 liv.
6 bichets de graine à 40 sols 12 liv.
En 1761, 40 bottes de . . 6 liv.
7 bichets de graine de . . 14 liv.
Sur quoi il y a de façon 4 liv.
Reste . . . 73 liv.

Ainsi ce quartier de terre, quoique maltraité par les bestiaux, a produit net en quatre années soixante & treize livres ; ce qui donne, selon l'anciene amodia-

tion, trente-six pour un d'augmentation. Quoique je ne l'aye pas fumé, je me suis apperçu au mois d'Octobre 1761 qu'il a totalement réparé ses pertes, qu'il est bien garni; il annonce une excellente récolte pour cette année. Je semai en 1758 un demi-arpent de terre, où je recueillois ordinairement de bon seigle; il est en pente, & les cailloux étoient en si grande quantité, que j'en fis ôter plus de soixante tombereaux pour le rendre fauchable. Ce champ auroit été loué vingt sols par an; on jugera par le produit de la différence.

En 1759, 300 bottes de foin à 30 liv. le cent . . .	90 liv.
17 bichets de graine à 40 s.	34 liv.
En 1760, 350 bottes à 24 l.	84 liv.
27 bichets de graine à 40 s.	54 liv.
En 1761, 300 bottes de foin à 15 l.	45 liv.
30 bichets de graine à 40 s.	60 liv.
Total	367 liv.

Les regains ont payé les façons, & au-delà.

Ce calcul prouve que ce demi-arpent de terre m'a rapporté en troisannées trois cent ſoixante & ſept livres.

La même année 1758, je ſemai vingt cordes de terre d'une nature bien différente. Elle eſt en plaine, graſſe & humide; on y avoit mis autrefois une luzerne, rien n'avoit pû la rendre bonne.

En 1759, je recueillis 70 bottes de foin à 30 l. . . .	21 liv.
4 bichets de graine à 40 ſ.	8 liv.
En 1760, 100 bottes .	24 liv.
Six bichets de graine à 40 l.	12 liv.
En 1761, 100 bottes de foin	15 liv.
Sept bichets de graine à 40 ſ.	14 liv.
	94 liv.

Le regain a monté plus haut que la dépenſe. Par conſéquent ces vingt cordes valant au plus 12 ſols par an, ont rapporté pendant trois années quatre-vingt quatorze livres; ce qui donne plus de cinquante pour un de bénéfice. Un ſuc-

cès auſſi prodigieux me frappa ſenſiblement, mes eſpérances ſe trouvoient comblées ; un avenir riant s'offroit à mon eſprit, & je réſolus de multiplier mes expériences.

J'avois un demi-arpent de terre rempli de cailloux. Un Particulier l'avoit deux fois enſemencé de ſeigle ſans fumer ; j'y mis de l'avoine en 1758, cela acheva de l'épuiſer. Je le ſemai en 1759 au mois de Juillet ; je n'y mis, de même qu'aux autres, aucune eſpèce d'engrais.

Produit.

Je recueillis en 1760 . . 75 bottes de foin	18 liv.
4 bichets de graine . .	8 liv.
En 1761, 160 bottes à 15 l. le cent	24 liv.
12 bichets de graine . .	24 liv.
	74 liv.

Le regain a payé les frais.

Cette mauvaiſe terre dont on auroit eu peine à tirer dix ſols par an, a produit en deux ans ſoixante & quatorze livres :

vres : que ne doit-on pas attendre les années où cette plante sera dans sa force ? Encouragé par un avantage aussi réel, je saisissois toutes les occasions de me procurer une quantité de ces prairies artificielles. Un Particulier avoit à Cheroy (qui est le lieu que j'habite) cinq quartiers de terre d'une nature si mauvaise, qu'elle se refusoit au bled, & n'avoit produit en 1759 que sept gerbes d'avoine. Plusieurs essais infructueux avoient fait décider qu'elle resteroit inculte ; je l'achetai 30 livres, & l'on regarda cet achat comme une folie ; je l'ensemençai en 1760 au mois de Juillet sans fumer. Elle produisit en 1761 :

200 bottes de foin à 15 l.	30 liv.
8 bichets de graine à 40 s.	16 liv.
	46 liv.

Cette terre condamnée à la stérilité, m'a rapporté dès la premiere année seize livres plus que l'achat, & au mois de Novembre, le sainfoin étoit d'un verd admirable, bien garni, & promettoit

une abondante récolte pour les années ſuivantes.

En 1760, je ſemai un quartier de terre forte, propre au froment; j'y mêlai de l'orge qui devint abondant, & produiſit en 1761 :

100 bottes de foin de	.	15 liv.
5 bichets de graine de	.	10 liv.
		25 liv.

J'avois un arpent de terre légere, mais aſſez bonne pour produire du méteil; je le ſemai en 1760 avec du bled Sarrazin; la ſemence du dernier avoit été répandue trop dru; cela arrêta le progrès de la plante, mais ne la détruiſit pas; le plan étoit au printemps 1761 petit, & je n'oſois eſpérer aucune récolte, cependant il me donna :

100 bottes de foin de	.	15 liv.
4 bichets de graine	. .	8 liv.
		23 liv.

Il m'a paru à l'automne derniere fort & vigoureux; la plante eſt large, & tout fait eſpérer une abondante récolte.

Remarquez que ces exemples ſont d'autant plus frappans, que c'eſt le produit de la premiere année, qui eſt toujours bien inférieur aux ſuivantes, & qui l'emportent de beaucoup ſur les premieres. Ces premiers préſens encouragent le Cultivateur, & lui donnent tout à eſpèrer de l'avenir.

J'avois eſſayé pluſieurs eſpéces de terres; elles avoient juſques là répondu à mon attente; j'en variai la culture en 1760. Je ſemai une grande piéce de bled, je la fis herſer; j'y mis enſuite ma ſemence, je la roulai légèrement avec un cylindre; une partie de cette terre étoit bonne, l'autre pierreuſe, négligée depuis long-tems, regardée même comme un fonds ingrat, qui ne payoit point ſa culture. Le bled vint beau dans la bonne partie, & languiſſant dans le reſte. Le ſainfoin peu délicat ſe trouva égal par-tout, d'un verd noir, & ne le céda à aucun des autres.

J'ai huit arpens d'une piéce, dont la

moitié eſt une terre froide, propre au froment ; l'autre plus légère, courte ; je l'ai ſemée en ſainfoin en 1761 ; il a levé parfaitement, & donne tous les ſignes d'une fécondité admirable.

Quel doute peut-on former après des épreuves auſſi ſuivies ? Le ſol le plus ingrat, les fonds les plus heureux, ſe ſont empreſſés à me fournir l'herbe la plus ſucculente ; j'ai vû des côteaux mépriſés par le Propriétaire, devenir entre mes mains, ſans dépenſe, de riches prairies, & après la dépouille de gras pâturages, ces endroits auparavant ſi triſtes, qui auroient pû paſſer pour le ſymbole de la misère, ont étalé au mois de Mai la pompe la plus brillante ; une fleur majeſtueuſe, entremêlée de feuilles d'un beau verd, n'ont laiſſé voir qu'un parterre riant ; la grandeur & l'épaiſſeur des plantes ont dérobé à l'œil la difformité du terrein.

Je vais ſouvent dans un pays inculte, & preſque totalement abandonné ; en-

couragé par mes expériences, j'ai fait ſemer un morceau de terre que j'ai trouvé être le plus mauvais ; il à ſuivi le ſort des autres, il eſt venu très-beau : je ne négligerai rien pour perfectionner cette culture dans les années prochaines.

CHAPITRE VII.

De la différence du Sainfoin aux autres prés artificiels ; ſa durée, façon de le ſemer.

LA luzerne & le trefle, quoique excellens pour l'amélioration des terres, ne peuvent entrer en comparaiſon avec le ſainfoin ; s'ils produiſent beaucoup dans des eſpéces de terre, le dernier viendroit encore plus abondamment. Je m'informai en 1760 du plus grand produit des luzernes fumées ; il n'égala pas la récolte de mes ſainfoins qui ne l'étoient pas. La luzerne a toujours des endroits foibles ; l'autre au contraire eſt

égal par-tout. Le trefle par ſon peu de durée ne peut être d'aucune utilité à préſent. La misère empêchera le Cultivateur d'en faire la dépenſe, la crainte de n'y pas trouver ſes terres propres l'arrêtera ; mais on ſe ſervira très-utilement de ces herbes, ſi on les ſeme dans les terres où le ſainfoin ſera épuiſé.

Pour ſemer le ſainfoin, il faut que la terre ait au moins deux façons ; trois produiront un meilleur effet, en fourniſſant à la jeune plante le moyen de jetter de profondes racines. Quand la terre eſt très-meuble, on la herſe bien, on ſeme enſuite la graine ; il en faut au moins cinq bichets, meſure de Cheroy, par arpent. Cette meſure peſe 40 livres en bled. On paſſe enſuite légèrement un rouleau par-deſſus.

Toute l'année eſt propre à cette ſemaille, on ne doit point craindre que les oiſeaux dévorent la graine. Le pigeon a beau être affamé, il n'y touche point. J'ai retrouvé dans un colombier au

printemps la graine que j'y avois miſe l'automne. Son enveloppe la défend de tout accident, excepté du grand froid.

Il faut que la graine ſoit nouvelle, qu'après avoir été battue, on la faſſe ſécher en couche légere au grenier. Il faut la remuer cinq ou ſix fois le jour, juſqu'à ce qu'elle ait exhalé ſon feu. Sans ces précautions, les principes de vie périſſent; il n'en leve qu'une partie, & le peu d'attention du Cultivateur fait que l'on regarde des Pays entiers comme n'y étant propres.

J'avois entendu parler d'une Ferme près de Nangis, en Brie, dont le tiers des terres étoit en prés artificiels. Un Anglois, diſoit-on, la faiſoit cultiver à la manière de ſon pays. J'y allai au mois d'Août mil ſept cent ſoixante. J'y vis de vaſtes enclos, dont les foſſés étoient fort larges. Le trefle & la luzerne étoient très-beaux. Mais les ſainfoins l'étoient peu, on n'en voyoit que quelques plants. Le terrein n'étoit pas rempli. Le Fermier

qui me conduisoit, me dit que la terre se refusoit à cette plante, que son Maître lui avoit ordonné de planter à la cheville ce qui étoit vuide.

Le peu qui paroissoit étoit très-beau, d'un verd admirable; cela me fit examiner avec attention. J'apperçus une infinité de petits plants, que la graine répandue par la faulx avoit produits; ils suffisoient pour peupler; mon guide ne vit cela qu'avec surprise: si la terre, lui dis-je, produit si bien, sans le secours de l'art, que ne fera-t-elle pas, quand vous lui confierez une semence propre à la végétation? Ces plants, qui ont levé sans être enterrés, vous apprennent qu'il faut prendre garde en semant qu'elle ne soit pas mise trop avant; elle ne peut percer la terre; il fut convaincu que la mauvaise culture étoit l'obstacle qui s'étoit opposé aux biens qu'on en peut attendre. Il dure très-long-tems dans les terres qui ne sont pas trop chaudes: la mauvaise Beauce, & une partie du Gatinois en

ont

en ont beaucoup de cette eſpece ; il y dure cinq, ſix, même ſept ans ſans dépérir ; il fertiliſe la terre d'une façon ſingulière. Celle qui ne produiſoit que du ſeigle, quand le ſainfoin y périt, étant labourée, donnera un très-beau froment. L'avoine vient haute, nette, grainée. Le Cultivateur, loin de craindre ſa deſtruction, y trouve de nouvelles richeſſes. Il y a des terres où les ronces, l'épine noire, les chardons, &c. ſont ſi fort enracinés, qu'aucune eſpece de labourage ne peut les extirper. Le ſainfoin les détruit ſans reſſource. J'avois un terrein ſi plein de ces mauvaiſes herbes, que les Laboureurs ne le cultivoient qu'avec peine ; dès la ſeconde récolte tout diſparut.

Cette fécondité ſera ſenſible ; on pourra enſuite, pendant neuf années, le ſemer d'un autre pré artificiel, & obſerver de laiſſer un eſpace de temps ſuffiſant, pour que les ſels propres à la plante, qui ſont épuiſés, ſoient répa-

rés. Je conſeillerois après le ſainfoin, de mettre de la luzerne & du trefle, & de revenir enfin au ſainfoin. On jouira, ſans interruption & ſans dépenſe, d'un fourrage excellent & abondant. On ſera étonné de voir du froment dans une terre attenuée; l'image riante de l'abondance ſe préſentera de tous côtés; le Cultivateur verra avec tranſport les mêmes champs, où quelque tems auparavant ſes plus grands travaux n'étoient que médiocrement récompenſés.

On m'objectera peut-être que ce que j'enſeigne eſt une choſe déja ancienne, que les ſemailles du Gâtinois, de la Beauce, &c., ſont toujours sûres; je réponds que leur terrein léger, meuble, eſt bien différent de toutes les autres Provinces. La plûpart des ſainfoins qu'ils ſement ne lèvent qu'au quart, à moitié: la graine qui ſe répand les années ſuivantes ſuffit pour les peupler; elle trouve une terre friable, elle y végete ſans peine. Si elle tombe dans une

terre qui soit compacte, elle lève, mais elle périt : j'en ai chez moi la preuve la plus complette. J'ai semé il y a six ans un morceau de terre ; la sécheresse étoit si grande que je fis herser à l'ordinaire ; le sainfoin a levé par rayons avec autant de régularité que s'il avoit été planté au cordeau. Ce morceau destiné à me produire de la graine, a paru tous les ans couvert de jeunes plans, mais ils ont disparu ; on voit toujours les rayons sans en avoir un seul à côté. La révolution de cinq années n'y a pu apporter le moindre changement. On voit par-là que tout le merveilleux disparoît. Ma méthode est simple, mais elle étoit ignorée. Tout me confirme que les Anciens ont connu cette méthode. Elle a élevé même souvent au plus haut point de puissance des Etats peu considérables.

La Judée qui nourrissoit un peuple si nombreux, fournissoit tant d'animaux, & pour les sacrifices sanglans, & aux

besoins publics, fit voir sous le règne de Salomon tout ce qu'on peut attendre d'une bonne agriculture ; ses flottes alloient à Ophir, &c ; le pays ne produisoit que des grains, ils en ramenoient des richesses inestimables ; les bestiaux y étoient si abondants, les ruches en si grand nombre *, qu'on disoit que des ruisseaux de miel & de lait couloient dans cette terre fortunée. Cette même terre si vantée, si fertile, n'est aujourd'hui qu'une petite région presque déserte ; ses terres ont l'air aussi stériles que ces landes de Bordeaux, ces mauvaises terres de Champagne ; mais ce peuple laborieux faisoit usage à coup sûr des prairies artificielles ; en fournissant une bonne nourriture à de nombreux troupeaux, elle préparoit la terre, elle lui donnoit ces sucs puissants, qui seuls déterminent l'abondance.

* Les fleurs de sainfoin aident d'une maniere incroyable à la multiplication de ces insectes.

L'Afrique étoit inconnue, elle étoit négligée ; les Carthaginois excitèrent l'émulation des instruments simples ; l'étude de la nature l'a rendit la région la plus fertile de l'Univers, elle fut appellée le grenier de Rome ; on croiroit à peine des faits aussi constatés ; nous n'y voyons de nos jours que des contrées qui annoncent la misère.

Tant de révolutions qui ont bouleversé notre hémisphère, ont fait perdre les connoissances les plus utiles ; une foule de Barbares fondoit sur des peuples riches, laborieux, ils en égorgeroient une partie ; les Royaumes les plus puissants n'offroient souvent que des déserts affreux ; de fameuses villes qui ont donné le jour à tant de Héros, à des Citoyens si illustres, sont anéanties à un tel point qu'on ignore aujourd'hui leur situation ; une Monarchie s'élevoit sur les débris d'une autre ; il se trouvoit quelquefois de ces Rois nés pour le bonheur de leurs Sujets, ils choisissoient des Ministres éclai-

rés qui diſtinguoient dans la foule, dans l'état le plus ſimple, des hommes d'une expérience conſommée; ils les recévoient avec bonté, les encourageoient par des récompenſes; bientôt les connoiſſances utiles étoient publiées, & les peuples dans l'abondance.

L'argent, ce bien idéal, ne peut faire le bonheur d'un Royaume; une Nation eſt heureuſe quand elle a une nourriture aiſée & excellente, des habillements, des logements commodes; quand enfin tous les Etats offrent au citoyen des conditions favorables. L'exportation du ſurplus des grains, des vins, eaux-de-vie, &c., donneront aſſez d'or pour être employé dans les Manufactures, & le Prince levera ſans peine des ſubſides ſur des peuples à l'aiſe.



CHAPITRE VIII.

Méthode aiſée pour recueillir la graine du ſainfoin, & conſerver le fourrage.

CET article eſt eſſentiel; l'uſage du pays où l'on peut cultiver le ſainfoin, eſt de laiſſer cette prairie ſe deſſécher; quand la graine devient d'un roux noir, on la fauche, on la bat à la grange, où on la fait ramaſſer à la main; je trouvai de l'inconvénient dans ces méthodes. L'une ne rendoit que peu de graine, la ſeconde étoit trop diſpendieuſe. Pluſieurs eſſais me firent découvrir des choſes très-utiles. Le ſainfoin qui produiſoit la graine étoit ſans feuilles, ſec, noir, & ſa qualité ſi médiocre, qu'on n'en tiroit preſqu'aucun parti. Le moyen que j'emploie pour conſerver le fourrage eſt ſimple; mais il eſt de la dernière importance pour l'Agriculture; quand les

fleurs les premières épanouies sont changées en graines, qu'elles ont acquis une couleur rousse, il faut faucher. Celles qui sont supérieures, quoique vertes, ne doivent pas arrêter. On ramasse à la rosée avec le rateau une portion de foin de la grosseur d'une botte. On peut suivre la façon dont on se sert pour les avoines; cet ouvrage est prompt, on le fait assez légerement, pour que l'air puisse les pénétrer. Quand la rosée est dissipée, l'on finit une opération qui feroit perdre, par le froissement, une partie de la graine.

Cette prairie artificielle peut être prête dès la St. Jean; une saison aussi brûlante a bientôt préparé l'extraction. On met deux draps, l'on transporte chaque petit tas dessus, la graine tombe sous la moindre baguette; il ne faut que peu d'instants pour remplir un sac. Le sainfoin battu de cette manière est jetté à mesure à côté des draps qui parcourent successivement le champ. Deux ou

trois heures ſuffiſent pour le travail d'un arpent ; le ſainfoin conſerve ſes feuilles, eſt odorant, & les beſtiaux le mangent avec plaiſir. Cette façon ſuffit pour le fanner ; de-là on peut le conduire au fenil.

Il faut faire vanner auſſi-tôt ; un peu d'intervalle ſuffit pour détruire le germe ; les feuilles, les capſules ſont remplies de corpuſcules de feu qui agiſſent d'une manière incroyable. On obſervera, pour la conſervation de la graine, ce que j'ai dit ci-deſſus ; il tombe un peu de feuilles que le van ſéparera : il faut les remuer ſouvent ; elles s'échauffent, & ſe gâtent ; par ces ſoins, on ſe procurera un aliment qui eſt très-bon pour les vaches. Elles l'emportent, & ſur les feuilles d'ormes, & ſur les balles de bled.

Une longue expérience m'a prouvé qu'une graine un peu verte étoit plus vivace qu'une trop mûre. Le Cultivateur y trouve ſon compte, la plante n'a plus cette ſéchereſſe, ce dur qui révoltoient les beſtiaux.

CHAPITRE IX.

Effets singuliers d'une graine vivace dans une terre froide qui s'affaisse.

IL arrive souvent qu'une graine dont le germe n'aura été qu'un peu altéré, produit dans une terre légère des racines foibles. Ce terrein meuble se prête à leur délicatesse ; elles se fortifient, & la plante fructifie par la suite, mais ces semences, jettées dans un terrein froid, lèvent, ont pendant quelque tems un air de vie ; leurs racines peu vigoureuses rencontrent des molécules compactes ; la résistance les meurtrit ; bientôt elles périssent, & avec elles l'espérance du Cultivateur. Un exemple frappant a démontré en 1762 ce que j'avance. Un habitant de Cheroy crut que la préparation des graines étoit une illusion, que je réussissois dans les terres froides sans attention, & que ce

que j'enſeignois étoit un pur ſophiſme. Il acheta de la graine du Gâtinois, & la ſema, en même-tems que je le fis pour M. Trudaine à Villeneuve-le-Comte; la nature du terrein étoit égale. Son ſainfoin leva bien; il a même été très-beau juſqu'au 25 Septembre 1762; depuis ce tems il a diſparu au point que l'on n'en voyoit au 10. Novembre preſque plus. Celui de Villeneuve au contraire étoit d'un verd noir, le cœur d'un rouge vif, très-peuplé, & les plantes avoient juſqu'à onze pouces de largeur. Le terrein un peu humide fait végéter cette prairie d'une manière ſingulière; mais ſans la préparation des graines, il eſt impoſſible d'y parvenir.

M. le Comte de Champignelles a ſemé en 1761 à Champignelles un terrein noir, fort, excellent au froment. Il a fait donner à cette terre quatre labours, y a prodigué le fumier, répandu enſuite une grande quantité de cendre; le ſainfoin a fort bien levé; mais

il a péri de manière à ne jamais donner de récolte. J'examinai avec ce Seigneur ce qui reſtoit ; il étoit très-beau : l'eau avoit ſéjourné dans une partie, les plantes n'en avoient point ſouffert, & tout prouvoit que la graine ſeule avoit manqué au terrein. Celui que j'ai ſemé dans une terre ſemblable, & qui eſt au même Seigneur, eſt de la plus grande beauté.

Dans les différentes ſemailles que j'ai faites, le terrein humide m'a produit conſtamment plus que les ſecs.

J'ai huit arpens de terres près du Hameau les Servantières ; les eſſais infructueux des habitans ne m'arrêterent pas. Je ſemai en 1761 les huit arpens : il leva bien ; mais le terrein s'affaiſſa l'Hyver ; la racine du ſainfoin déchauſſa juſqu'à cinq à ſix pouces : je n'ai recueilli au commencement de Juin qu'une eſpèce d'avoine ſauvage, plante annuelle que je mets avec la ſemence ; les chardons, l'état malheureux de la plante,

tout annonçoit une entreprise échouée. Mais un événement aussi cruel ne put rien sur une plante vivace, l'extrémité de la racine jetta une nouvelle plante, il n'en a péri aucune; mes huit arpens sont couverts de larges & vigoureux plants, du milieu desquels s'élève une longue racine, & au bout une petite tête telle qu'elle existoit au Printemps. Une chose aussi singulière a frappé les plus habiles dans l'Agriculture; le déchaussement des terreins froids étoit pour eux une raison qui leur faisoit regarder cette culture comme impossible. Cette découverte est de la plus grande utilité; tant de Pays froids, dont on ne tire aucun parti, deviendroient par ce moyen très-fertiles; le sainfoin dure plus long-tems que dans les terres légères. J'ai vu des terres semblables, où des plantes de sainfoin subsistoient de tems immémorial; c'étoit un encouragement pour les Cultivateurs; mais tous les efforts étoient inutiles.

Un Seigneur reſpectable auprès de Charny me faiſoit examiner un bien immenſe, les terres en ſont graſſes, l'exportation aiſée par la proximité de la rivière de Loing; cependant une de ſes Fermes, bien bâtie, d'où dépend deux cens arpens de terres, n'étoit louée que 60 liv. il ne faut que quelques prairies artificielles pour tirer des richeſſes ſolides d'un fonds juſqu'ici onéreux. Il ſe trouvera peut-être quelque Fermier entêté des anciens préjugés; on doit l'expulſer ſans miſéricorde: un homme laborieux, intelligent, quoique ſans fortune; ſi le propriétaire peut l'aider, changera le bien en peu d'années; les travaux que j'exige ne demandent que peu de bras; & l'adreſſe, jointe à l'activité, feront des effets ſurprenans.



CHAPITRE X.

Combien il eſt aiſé de ſe procurer du ſainfoin ſans dépenſe.

IL faut rendre les peuples heureux, les enrichir même, répandre l'abondance dans tous les ordres, les mettre en ſituation de fournir aiſément, & ſans murmure, les ſubſides d'où dépend la conſervation de l'Etat.

On a vu par les premiers Chapitres de cet Ouvrage que les maux ſont preſſans, que ſouvent une guerre diſpendieuſe ôte au Prince bienfaiſant qui gouverne, le moyen d'aider les malheureux. Ce que je propoſe le fera, & d'une façon rapide. Trois ou quatre années peuvent entièrement changer la face du Royaume. Ce miſérable qui fait trente arpens de terre par ſaiſon, n'a que ſoixante à quatre-vingt brebis, trois ou quatre vaches; il ne recueille pas, & il eſt

livré à toutes les horreurs dont j'ai parlé. Au lieu de ſemer ces trente arpens en bled, il n'en fera la première année que vingt-neuf, & en ſemera un de ſainfoin. Il faut pour environ dix francs de graine : la ſeconde année, il en recueillera aſſez pour en enſemencer trois, il réduira ſes bleds à vingt-ſept arpens. La troiſième année, il pourra en ſemer cinq de la ſaiſon des bleds, & ſucceſſivement il ôtera quinze arpens ; il en aura encore vingt-cinq par année. Au bout de quatre ans, il aura aſſez de foin pour nourrir quatre cent moutons, dix à douze vaches, pourra fumer dix & douze voitures ſur chaque arpent.

Tout Lecteur judicieux voit que ce Laboureur n'a beſoin de faire aucune avance, que ſes richeſſes viennent aiſément, & par gradation. Dès la ſeconde année, il reſpire, il a aſſez de fourrage pour ſes chevaux. Il augmente dans la troiſiéme ſes beſtiaux. Les grains ſe ſentent déja du bien-être du maître.

Il eſt même sûr que ces mêmes biens n'exigent pas de plus fortes dépenſes. Un Berger menera auſſi-bien un nombreux troupeau, une ſeule vachère conduira également les beſtiaux, les chiens ne ſeront pas plus voraces; une ſource inépuiſable de biens coulera ſans interruption. En outre, comme le nombre des vaches peut décupler, par une nourriture ſucculente, par les regains dont on leur abandonnera une partie, elles donneront une crême & plus abondante & plus parfaite. Je ne parle pas des fromages, dont on tire un ſi grand parti. Je ne donnerai même pas la façon de les perfectionner. On a porté cette partie à un tel point, qu'elle eſt un objet intéreſſant du commerce. Les veaux nourris avec abondance deviennent grands, forts; le rebut du laitage, le petit lait nourriſſent une quantité de porcs, de dindons, qui, ſans ces ſecours, ne s'élèvent que difficilement.

Une révolution ſi prompte, des faits auſſi prodigieux, étonneront ſans doute; je l'ai prouvé d'une façon bien ſenſible. Un Laboureur d'une Paroiſſe voiſine de mon domicile admiroit la beauté de mes prairies; il envioit, diſoit-il, mon bonheur. Il me raconta que ſon Seigneur en avoit ſemé l'année précédente, qu'il n'avoit pas pu réuſſir; & que puiſqu'un homme auſſi puiſſant avoit échoué, il regardoit toutes les tentatives que l'on feroit comme inutiles; je combattis ſes préjugés, je lui vendis de la graine, qui ne devoit être payable, ſelon nos conventions, qu'après un ſuccès couplet. Ce Cultivateur attendoit l'événement avec crainte. Il n'avoit même aucune eſpérance, mais il fut agréablement trompé; il eut une récolte abondante, & ne ſçavoit, en me payant, comment m'exprimer ſa reconnoiſſance. Une infinité de terres preſqu'inutiles alloit, diſoit-il, lui procurer des biens que la fortune lui avoit refuſés. On doit

juger par ce trait combien il eſt facile d'en faire autant.

Je ne ſuis redevable de mes ſuccès qu'à la bonne culture ; ils ſe refuſeroient au meilleur terrein, s'il n'étoit auſſi-bien travaillé que les chenevieres. Le Laboureur le plus miſérable peut m'imiter, je n'ai encore vû aucun ſyſtême qui ne fût diſpendieux, & par conſéquent au-deſſus des forces du plus grand nombre. Une culture différente de l'uſage révolte le Payſan. Les préjugés l'emporteront toujours, ſi on ne l'y amène par degrés. Ce que je propoſe eſt de ſa ſphère. Je lui fais donner avec ſa charrue deux ou trois, même quatre labours, juſqu'à ce que la terre ſoit propre à recevoir la ſemence : il fait cela tous les jours pour les bleds, chanvres, &c. Cette herbe venue, il la fauche, la fane. Quand elle périt, il la rompt, y met du grain, ſon travail eſt le même ; il emploie tous les inſtruments ordinaires de ſon labourage, il le comprend,

& je n'en ai encore vu aucun qui n'ait goûté avidement le projet, n'ait été même ſaiſi d'admiration, & empreſſé de le mettre en uſage en en voyant le ſuccès.

Celui qui ſemoit en bled trente arpens par an, & que j'ai réduit à vingt-cinq, trouvera peut-être le moyen de ne point diminuer ſon labourage. Il y en a très-peu qui n'ayent des terres en friche; elles ſeroient miſes en valeur, à meſure que le Maître prendroit des forces. Les endroits ſtériles bien engraiſſés donneroient d'abondantes récoltes, & deviendroient à leur tour des prairies.

Si ce moyen donne au pauvre la faculté de s'enrichir, l'homme aiſé ira plus vîte. Il donnera à ces champs deſtinés pour prairies des fumiers qui doubleront la récolte; il jouira dès la ſeconde année, il ne partagera avec perſonne le produit de ſes troupeaux, ne ſera lié par aucun bail onéreux. Cette précieuſe plante répondra aux ſoins qu'on en pren-

dra, elle répandra ſes bienfaits à proportion de la dépenſe. Je me tais ſur le prompt avantage que procurent les richeſſes ; mon ſeul but regarde ces pays où la misère eſt preſque générale. Je viens d'en tirer notre Cultivateur. Il faut le ſuivre dans ſa carrière. Ce que j'ai exposé le démontre ſenſiblement.

CHAPITRE XI.

Suite des biens que procure cette culture.

NOtre Cultivateur reſpire enfin. Les maux qui l'accabloient commencent à ceſſer ; il paye ſes créanciers, achete les beſtiaux pour ſon compte. La taille n'a plus rien qui le révolte. Au bout de ſix ans, s'il s'apperçoit que la première piéce ſemée dépérit, il en prend une pareille quantité de ſon labourage, fume beaucoup : la terre mieux engraiſſée depuis quelques années eſt plus friable. Le ſainfoin que l'on y ſeme végéte d'une

façon ſingulière, & ſon abondance l'emporte du triple ſur les premieres ſemées : malgré ſes ſoins, ſes terres ne porteront qu'avec peine de l'orge : on ne l'aura même que languiſſant les années ſéches; les cinq arpens de ſainfoin qu'il détruira en produiront d'une façon ſurprenante. Il eſt sûr que ce grain l'emporte de beaucoup ſur l'avoine, & ce n'eſt pas un médiocre profit d'avoir des terres où il réuſſit parfaitement. L'année d'après, on y ſemera du froment, qui deviendra beau, net : le produit en ſera très-conſidérable. Tous les ans on jouira par gradation du même avantage, en ôtant le ſainfoin d'une portion de terrein, & en en ſemant dans une autre.

L'abondance des récoltes ne cauſe pas plus de dépenſe au Cultivateur ; il ne met pas plus de ſemence, ne laboure pas plus fréquemment ſes champs; les bleds ne ſont pas ſciés à plus haut prix que dans ces tems malheureux, dont le ſouvenir l'effraye encore ; ſa maiſon

remplie de volailles, de bestiaux, fournit abondamment à sa nourriture. Le rebut, l'inutile d'une infinité de denrées lui donneront de nouvelles richesses. Les animaux y trouvent une nourriture abondante. Des biens jusques-là inconnus s'offrent de tous côtés. Il vend toutes les semaines des veaux, de la volaille, du beurre, du fromage; le profit sera même en peu de tems si considérable, qu'en peu d'années tout se sentira de l'opulence du Maître; les chevaux seront plus forts, étant mieux nourris; les harnois & plus solides & plus commodes. L'ouvrier qui trouvera un avantage à le servir, se surpassera lui-même pour perfectionner son ouvrage. Le manœuvre attaché au Cultivateur se servira des mêmes moyens en raison de proportion : ils ont tous ordinairement deux à trois arpens de terre, une ou deux vaches, la même méthode les mettra à l'aise; ils seront bien nourris, bien payés de leurs travaux; les mariages se-

ront plus fréquents ; la population sera en peu d'années sensible, parce que tous trouveront une occupation avantageuse. Le Laboureur étant à l'aise, ne négligera rien. Sa pauvreté l'avoit arrêté jusques-là ; mais le bien-être lui donne de nouvelles idées ; il fait garder des piéces exposées, fait bêcher les endroits où les chevaux ne peuvent labourer, entretient bien sa vigne, n'épargne pas la dépense pour faire produire à son jardin, & l'utile & l'agréable ; s'il a quelques terres trop pleines de roches, il les fait planter en bois, fait tirer des marnes ; enfin il occupe une infinité de bras, qui jusques-là avoient regardé le mariage comme le centre de la misère ; il le leur rend riant : l'avenir même ne leur offre que du gracieux. Ils espèrent que leurs enfants les seconderont, & contribueront à leur rendre leur condition plus aisée. On sent que tout ce que j'avance non-seulement est possible, mais même conséquent. Je ne propose pas une

une Société, où l'on fera valoir à force d'argent un bien de campagne; tout cela seroit inutile : on a vu que, sans grande dépense, on peut amèner les biens à leur plus grande perfection. L'expérience des autres ne m'a point décidé; j'ai essayé en grand, j'ai suivi, par la méthode la plus simple, la nature pas à pas; elle n'a point varié, & j'ai même vu surpasser mes espérances: je me croirois coupable de lèze-humanité, si je ne faisois part à ma patrie des découvertes que m'a procuré un travail opiniâtre de quatorze ans. Un essai qui réussit ne fait jamais règle pour une seule fois. J'ai gardé le silence, tant que j'ai vu ma méthode sûre, & le succès égal. Au bout de plusieurs années, le troupeau, qui n'étoit composé que de soixante à quatre-vingt bêtes languissantes, augmentera jusqu'à quatre cens. Une nourriture abondante les rendra forts & vigoureux; les brebis éleveront aisément leurs petits; les rigueurs de l'Hyver n'influeront que peu sur la propagation, &

les biens de toutes espèces viendront en foule. Tantôt on vendra une quantité de laines, tantôt une troupe de moutons, une autre fois une portion de brebis, dont on craint la stérilité. Ne pourroit-on pas même se servir de l'ancien usage de les traire? Je ne doute pas qu'une bonne nourriture ne leur donnât un lait délicat, que les fromages n'en fussent bons, & ne payassent au moins le Berger. Que risque-t-on de faire une épreuve aussi simple? L'usage n'en seroit pas nouveau. Le fromage de brebis tenoit le premier rang dans les repas champêtres, si vantés par les Anciens. Le mêlange peut même faire quelque chose de plus parfait. Ceux que l'on vend pour le commun, faits de lait écrêmé, auroient meilleure qualité qu'ils n'ont, si l'on y mêloit celui de brebis.

On m'objectera que par ma méthode, je multiplie & les vaches & leur produit; qu'il est inutile par conséquent de traire les brebis; que les fromages

ſeroient trop communs, & que la dé-penſe du Cultivateur l'emporteroit ſur le profit. Je réponds que les Villes ſe ſentent de la misère de la campagne. Les ouvriers ſont obligés de mener la vie la plus frugale, le pain ſeul compoſe preſque toujours leurs repas. Si l'aiſance eſt une fois répandue par la bonne culture, tout s'en ſentira; les Marchands, tous les états employés, bien payés, ne plaindront plus une meilleure nourriture; ils conſommeront une prodigieuſe quantité de denrées, qui, en leur rendant la vie plus douce, contribueront à la circulation; on ne verra plus les habitans d'un pays naturellement gras & fertile, plus malheureux que ceux d'une terre diſgraciée par la Nature.

CHAPITRE XII.

Les succès de l'Agriculture contribuent au bonheur de l'Etat.

LA multiplication prodigieuse des bestiaux de toute espèce fera baisser à coup sûr le prix de la viande, des cuirs, des laines. Le produit n'en sera pas moins considérable pour le Cultivateur, puisqu'outre les fumiers, il aura au moins huit fois plus d'animaux ; quand il ne les vendroit que moitié, son produit sera encore de quatre pour un. Une table qui consommera huit cent livres de viande à cinq sols, n'étant vendue que deux sols six deniers, fera un revenu annuel aux Citoyens de cent livres. Le Boucher n'y trouvera pas moins son avantage, il achetera à proportion ; une infinité de misérables hors d'état d'en manger à présent, le pourroient faire. Alors ils jouïroient des alimens que leur qualité

d'hommes leur a destinés. Ils ne regarderoient plus leur patrie comme une demeure malheureuse, où à peine peuvent-ils jouir du nécessaire. Ces bestiaux étant multipliés, leur chair, que l'abondance rendra la nourriture ordinaire, diminuera la consommation des bleds. Ce Cultivateur, sa famille, qui n'ont que le pain dans leur repas, en mangent un tiers de plus que si la viande en étoit une partie. Tant de contrées où le bled ne vient qu'avec peine, sont de tems en tems frappées des plus cruels fléaux. Une sécheresse, le moindre accident, font un si grand ravage, qu'à peine recueille-t-on la semence, on voit aussi-tôt regner le désespoir; ce sont des levées sourdes, dit-on; de-là les cris, les imprécations, les murmures contre le plus sage Gouvernement; les subsides, cette chose si nécessaire à la conservation de l'Etat, ne peuvent être payés. Le Prince ne voit qu'avec larmes ses sujets expirans, il fait venir de l'Etran-

ger des bleds qu'il diſtribue à des hommes dont il eſt le Dieu ſauveur ; le tréſor s'épuiſe, le payement des dettes de l'Etat devient impoſſible, & le meilleur des Rois eſt ſouvent obligé de n'acquitter que lentement les engagemens les plus preſſans.

Les cuirs, par leur abondance, peuvent réduire le prix des ſouliers à moitié. Une famille un peu nombreuſe en conſommera au prix actuel pour 150 liv. c'eſt 75 liv. de vrai gain pour le Maître. Tous les ouvriers qui tirent à grands frais des cuirs des pays étrangers, les trouveront ſous leurs mains. Ils donneront à leurs concitoyens un argent, qui, envoyé auparavant dans des contrées éloignées, ne ſe remplaçoit qu'avec des peines infinies. La circulation animera tous les Etats. Les tanneries acheteront l'écorce de chêne plus cher, & ils y trouveront leur compte. Le Propriétaire des bois regardera ſon bien d'un autre œil. Il gardera, plan-

tera avec ſoin les endroits vuides & foibles, qui juſques-là avoient été dévorés par les beſtiaux. Nous avons des Pays où le bois eſt de ſi petite valeur, que les frais emportent preſque tout le revenu; on pourroit établir ſur quelques ruiſſeaux à portée, des moulins à tan, qui rendroient bientôt ces mêmes biens précieux. La population qui ſuivroit néceſſairement, conſommeroit une partie de ces bois, qui avoient été juſques-là mépriſés, & regardés comme inutiles : on verroit de proche en proche les bruyères défrichées, d'abondantes moiſſons couvrir ces campagnes auparavant déſertes, de tous côtés bondir des troupeaux de toutes eſpèces.

Inſenſés que nous ſommes, nous allons chercher, dans des climats glacés, ou dans des déſerts brûlans, des biens que nous avons chez nous! Nous prodiguons notre vie pour courir après des fantômes de bonheur que la cupidité nous repré-

sente dans un lointain gracieux. Suivons pas à pas ces gens dévorés d'une si funeste ambition ; nous ne voyons que des maladies affreuses, une privation entière de ces alimens qui contribuent à la joie & au bien-être de l'homme. Je les vois sous la zone torride dans une transpiration continuelle, en proie à des maux inconnus, perdre par degrés une santé vigoureuse. Je les apperçois dans les plaines du Canada passer leur vie au milieu d'une troupe de Négres, que l'avarice a arrachés à leurs déserts, jetter les yeux remplis de larmes du côté d'une patrie bienfaisante. Examinons les trésors que nous possédons ; ils l'emporteront sur les productions étrangères. Les laines font une partie des biens que nous prodigue la bonne culture. Je vais en détailler les avantages dans le Chapitre suivant.



CHAPITRE XIII.

La bonne culture multiplie les troupeaux. De quel avantage est l'abondance des laines pour un Etat.

ON a vu dans les Chapitres précédens combien les bêtes à laine augmentent par la nourriture abondante que leur donne la bonne culture. On peut, sans exagération, estimer le nombre huit fois plus grand que dans l'état où nous avons trouvé notre Cultivateur. Nous tirons des Royaumes voisins les laines de Ségovie, les draps d'Angleterre, des laines filées de toutes espèces. Enfin, nous fournissons à nos ennemis des armes contre nous-mêmes; notre argent enrichit, fait fleurir leurs Manufactures: nous sommes, sans y penser, l'instrument de leur grandeur. Jettons les yeux sur nous-mêmes, nous les égalerons, & peut-être même les surpasserons-nous.

Les glaces de Venise faisoient l'admiration des Nations ; nous ne nous en procurions qu'à grand frais. A présent la grandeur & la beauté des nôtres l'emportent infiniment : ne voyons-nous pas aujourd'hui les fayances Françoises le disputer avec la Chine & le Japon ?

Les moutons, les brebis, mal nourris, échappés avec peine aux maladies contractées par la misère, ne donnent qu'une laine grossière, de peu de qualité. Une excellente nourriture lui donnera un degré de perfection ; l'industrie qui augmentera d'une façon rapide, donnera des idées toutes nouvelles. Un particulier aura trouvé l'art de donner aux laines la plus grande finesse. * Un autre établira une Manufacture de draps ; dont le solide & le brillant feront l'admiration de toute la Nation. Le Cultivateur, obli-

---

* Les Journaux Anglois font mention d'un Particulier qui a depuis peu trouvé le secret de donner aux laines un grand degré de finesse.

gé par l'abondance de vendre à moitié meilleur marché, fera encore une fortune considérable ; tout son revenu étant huit fois plus grand, lui rapportera infiniment en raison de proportion.

Les laines les plus fines, travaillées avec tout l'art imaginable, en illustrant une nouvelle Manufacture, arrêteront l'exportation de notre argent. Peut-être même trouverons-nous dans cette partie une branche de commerce intéressante. Les draps les plus communs habilleront des millions d'hommes qui n'ont eu jusqu'ici que des habits de toile, pour se défendre des rigueurs du froid. Le bon Citoyen verra enfin l'humanité jouir de ses droits, ses compatriotes goûter le fruit de leurs travaux, & ne point regarder avec des yeux d'envie ceux que leurs richesses ont soustraits jusqu'ici à la misère publique. Un débit de draps aussi prodigieux sera un lien puissant ; le Cultivateur enlevera fabriquée une partie de ce qu'il aura donné en nature. Tout

ce qui l'environnera ſe ſentira de ſon opulence ; tous les ordres de l'Etat lui tiennent, lui ſeul les anime. Ne pourra-t-on pas imiter le teint d'Angleterre, dont nous tirons une ſi prodigieuſe quantité pour les bas ? Le génie François a fait de plus grands efforts : une fois porté du côté de biens auſſi ſolides, il n'eſt point de progrès qu'on ne puiſſe eſpérer. Toutes les ſommes que nous ſommes obligés de donner pour les Marchandiſes, répandues parmi la Nation, feront éclore des génies, naître des découvertes.

Cette multitude d'hommes qui juſqu'ici n'ont eu pendant l'hyver que la toile pour ſe couvrir, ne ſont pas mieux couchés ; la plûpart n'ont pour lits qu'un peu de paille ; l'abondance de laines, l'aiſance qui ſera répandue dans tous les ordres, feront diſparoître tous ces ſignes de misère. On fera de bons matelats, on fabriquera des couvertures de toutes eſpèces, & le bien-être ſe trouvera avan-

tageux pour l'Agriculture. Un emploi aussi considérable de matières donne un débit sûr & prompt. L'Angleterre doit une partie de sa gloire à ce genre de commerce. Elle est venue à bout de perfectionner ses laines, de donner à ses ouvrages un degré de beauté où nous pourrons atteindre ; ses belles couvertures ne l'emporteront point sur celles de nos ouvriers ; l'émulation, la jalousie, l'intérêt feront des prodiges. Celui qui se distinguera d'une façon particulière pourroit être récompensé d'une médaille, auroit une place distinguée à l'Eglise ; pourroit même être quelques années exempt de tributs. Celui qui trouve un secret avantageux à sa patrie, lui rend des services bien plus réels, que ces hommes qui n'ont que le bel esprit en partage, & dont les écrits ne servent souvent qu'à corrompre les mœurs & énerver la Nation.

CHAPITRE XIV.

Expérience de 1762.

LE Printemps de 1762 a été funeste à tous les fourrages en usage ; les prés furent brûlés, les vesces manquèrent par-tout, & ce qui en resta fut un poison violent pour les bestiaux. Les foins qui étoient à bas prix devinrent aussitôt rares ; les peuples gémirent sur la diminution de leurs bestiaux, & l'achat indispensable des fourrages jetta la consternation. La vesce étoit depuis quelque tems une ressource, plusieurs Cultivateurs en semoient des parties considérables ; mais des essains innombrables de puserons les dévorèrent sans que rien pût échapper à leur voracité.

Mes sainfoins n'en furent point fatigués ; ils offrirent la récolte la plus abondante. M. le Marquis de Sigy, & différentes personnes de considération vin-

rent examiner le ſuccès d'une plante qui devient ſi précieuſe. Nos prés, ſitués dans des fonds gras au bas d'une pente roide, n'avoient produits qu'une herbe courte, claire. Mes ſainfoins, placés la plûpart ſur ces côteaux mépriſés, étoient d'une hauteur & d'une force admirable; ils offroient l'aſpect d'un hallier impénétrable, & leur dépouille fut conſidérable. Avec de pareils ſecours craindroit-on quelque ſiniſtre événement! On pourroit ſemer en bled nos prés hauts qui produiſent ſi peu; on recueilleroit d'une manière incroyable, & ſans fumer. Ces mêmes fonds deviendroient par la ſuite des prairies artificielles. Voici une expérience bien frappante. J'avois à Cheroy trois quartiers de prés, je recueillois dans les bonnes années environt cent bottes de foin, je les fis labourer en 1761. J'y ſemai de la veſce, elle vint au mieux; après la récolte je fis labourer la terre avec une charrue ordinaire; elle reçut deux façons, &

j'y mis du froment ſans fumier ; il végéta avec tant de force qu'il a verſé en partie, m'a donné 360 gerbes ; elles ont produit quarante-quatre bichets (*) chacune. Je l'ai fait labourer deux fois en 1762, j'y ai ſemé de nouveau un bled qui promet infiniment par ſon apparence. Que l'on réfléchiſſe ſur les grands avantages d'une méthode qui met les fonds malheureux de niveau avec les plus gras.

PREMIERE EXPÉRIENCE.

Le terrein de Châtou près Saint Germain-en-Laye, eſt un ſable. Quelques parties fertiles, telles que celles du côté des carrières Saint-Denis, ſont cultivées en vignes ; les légumes même y viennent beaux, mais une portion aride s'étend fort loin ; le ſable en eſt ſec, froid, tout démontre la ſtérilité. M. le Contrôleur

(*) Le bichet à 40 livres.

Contrôleur Général en eſt Seigneur ; il a fait ſemer en 1761 en avoine une avenue de cette nature. Cette terre ingrate s'eſt refuſée à une auſſi mince production. J'ai envoyé en 1762 des graines préparées, elles n'ont été employées dans cette même avenue qu'à la fin d'Août. J'ai viſité cette ſemaille le 27 Novembre 1762 ; le plan eſt dru, large & vigoureux.

SECONDE EXPÉRIENCE.

M. Trudaine, Seigneur de Montigny, a différentes eſpèces de terreins variés d'une façon étonnante ; il y en a de légers, mais remplis de queues de renard, & d'autres herbes que la charrue ne peut extirper, & qui en appauvriſſant la terre empêchent la production des grains. Villeneuve-le-Comte eſt bien différent, c'eſt une Contrée froide, humide, compacte ; l'eau forme ſouvent des marais pendant l'hyver ; la ſéchereſſe y agit l'été avec tant de force, que la terre

devient d'une dureté incroyable. Je semai le premier Juillet avec confiance dans tous ces différents terreins. La sécheresse fut si longue, que les semences des plantes brûlerent par-tout; on crut que j'avois échoué, mais j'étois tranquille; je me reposois sur la bonté de mes graines; il plut enfin, les champs furent couverts aussi-tôt de jeunes plants qui augmenterent d'une façon étonnante; la plante est d'un verd noir & d'une largeur à certifier le succès; aucune graine n'a péri, & l'on n'apperçoit point de vuide.

Toutes ces semailles ont été faites sans fumier, & les terres, quoique de différentes espèces, ont répondu également à mon attente.

Troisieme Expérience.

M. le Marquis de Sigy a semé des luzernes dans un terrein où cette plante vient mal; il a auprès une terre en pente roide, d'un fonds qui paroît ingrat, je

le semai. Huit jours après il grêla, il tomba une si grande quantité d'eau, que des torrens fondirent de tous côtés sur cette pente ; une partie des terres fut entraînée ; il s'y fit des ravins en plusieurs endroits, & l'on regarda cette expérience comme inutile. J'y allai quelque tems après, je trouvai à plus de 300 pas des plantes, les champs plus bas en étoient remplis, le peu qui leva sur le tuf y végéta ; il en resta même assez pour garnir le champ ; il offre aujourd'hui le plus beau coup d'œil.

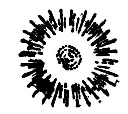
QUATRIEME EXPÉRIENCE.

Le sieur Naudin, Receveur de Villiare, connoissoit la façon de semer dans le Gâtinois, il y possede même un bien où il a toujours réussi ; il crut en faire autant dans la recette qu'il occupe. Il fit venir de la graine en 1759 ; il en couvrit deux arpents ; sa culture fut égale à celle dont je me servois. Il en leva une si petite quantité, qu'en

1762 il n'y pas été fauchable, ce qui existe est d'une grande beauté; je lui donnai des graines, il ensemença un champ voisin de son essai infructueux; il a suivi le sort de mes autres expériences, la terre offre un tapis admirable.

CINQUIEME EXPÉRIENCE.

M. le Bailli de Champignelles étoit à Lorret, je le vis, il m'engagea à faire des expériences; je fis labourer aussi-tôt, on sema en Septembre, la terre étoit humide; il leva en peu de jours, & l'on ne peut voir l'apparence sans admiration. C'est d'autant plus étonnant que le champ où il a été semé, n'a reçu qu'une façon après la dépouille d'avoines.



CHAPITRE XV.

Des Marnes. Leur utilité.

LE Cultivateur que nous avons conduit jusqu'à l'aisance, ne jouira d'une abondance complette qu'en marnant ses terres. La marne divise, pulvérise les terres compactes, engraisse les fonds sabloneux; employée avec prudence, elle fait des effets merveilleux. La marne est une matière, ou espece de terre, que l'on trouve, suivant les pays, à plus ou moins de profondeur; il y en a de blanche, grise, verte, elles sont toutes excellentes. On doit préférer la plus grasse; celle qui est dure, d'une matiere presque pierreuse, est plus long-tems à faire son effet, & on ne doit l'employer que lorsque l'on ne peut en avoir d'autre. Elle est dans certains endroits à fleur de terre, dans d'autres il faut creuser jusqu'à dix toises.

J'ai toujours obſervé que plus l'on tiroit la marne à profondeur, plus elle étoit parfaite, plus les ſuccès étoient avantageux, & les récoltes abondantes; un terrein dont l'humidité empêche la culture, deviendra meuble; celui qui durcit dans la ſécheresſe, épuiſe les chevaux, briſe les charrues, uſe les ſocs avec rapidité, ſera par ces ſecours, léger, friable. Les ſaiſons les plus rigoureuſes, les mauvais tems, rien n'arrêtera les travaux champêtres. On mettra dans une terre forte trois ou quatre toiſes de marne; dans une foible, pleine de cailloux, une ou deux ſuffiſent. Je connois des gens dans une erreur ſingulière ſur les effets de la marne; ils diſent qu'on s'enrichit pour appauvrir ſes enfans; qu'elle effrite la terre; qu'elle la force à donner d'amples productions; qu'elle l'appauvrit enfin au point de ſe refuſer à la meilleure culture au bout de 30 ans.

Je réponds que la choſe eſt toute naturelle; que la marne ne dure que cet

espace de tems ; qu'alors la terre retombe dans son premier état. Si nos successeurs veulent la marner, ils lui donneront une nouvelle vigueur, qui peut être renouvellée d'âge en âge, sans interruption. J'ai fait des expériences sur des terres marnées depuis quarante ans. Ce moyen leur a rendu leur ancienne fécondité. Les principes de la végétation répandus dans toutes les parties des marnes que l'air pulvérise, s'anéantissent par degrés, & viennent enfin au point de ne plus être sensibles.

Le terrein le plus humide, les pays qui ne sont que des marécages continuels, produiront de beau froment, en faisant à propos quelques fossés, en se servant avec industrie des rigoles pour l'écoulement de ces eaux. Je fis part de mes réflexions il y a quelques années. Les Cultivateurs n'en purent croire l'effet en entier : pour les convaincre, je fis marner fortement un terrein humide ; j'y mis jusqu'à huit toises l'arpent. Mes voi-

sins firent, suivant l'usage de nos pays, leurs bleds en sillons. Le vuide des raies cause au moins la perte réelle d'un cinquieme. Je semai le mien en planches; l'hyver d'après fut très-pluvieux: leurs bleds, quoique plus élevés que le mien par leurs sillons, périrent en partie. Pour moi, au contraire, je leur fis voir que la marne avoit rendu ma terre spongieuse; que l'eau n'y avoit pas séjourné, & j'eus la récolte la plus abondante. La marne dispose singulièrement un champ à produire le sainfoin, & le trefle de Hollande. La luzerne qui ne sympathise pas avec une terre nouvellement marnée, s'y plaît au bout de quelques années.

Ces trésors que toutes nos terres renferment dans leurs entrailles, augmenteront promptement les richesses de la Nation. Mais on n'en fera usage que lorsque le Laboureur sera sorti de l'épuisement où nous le voyons. Mon système évite toute apparence de dépense: ceux qui pourront en faire, verront des

progrès

progrès encore plus rapides. Mais la voie que j'indique au malheureux ne le menera pas moins ſûrement à un état aiſé. Les dépenſes ſeront proportionnées à ſes forces, & en peu d'années la proſpérité paroîtra chez lui ſous mille formes différentes. Les Anciens ont bien connu l'utilité des marnes, ils en ont fait uſage, & l'Hiſtoire nous apprend quelles richeſſes, quelles reſſources a un pays où fleurit l'Agriculture. On y goûte des plaiſirs purs & innocens. Le travail rend les corps robuſtes ; des alimens ſains fortifient la ſanté ; & l'on n'entend point de cris ſéditieux, point de cabale dangereuſe pour l'Etat ; au milieu de ces campagnes, qui ſont le bonheur de leurs habitans, uniquement occupés de leur objet, ils ne verroient qu'avec horreur des projets qui pourroient leur faire perdre des avantages auſſi réels que précieux.

L'on connoît la façon de la voiturer dans les terres : je coule légerement ſur

cet objet. J'obſerverai néanmoins un article eſſentiel. Pour tirer un prompt ſuccès de la marne, il la faut conduire dans les champs où on a recueilli l'avoine, l'écarter à meſure également; alors l'hyver la mûrit, la pénétre, & la perfectionne. Différens labours l'incorporent à la terre. La premiere récolte s'en reſſentira, & le Cultivateur commencera à trouver ſon champ plus meuble. L'oſeille, & différentes herbes qui annoncent la ſtérilité, diſparoîtront.

La marne ſeule ne ſuffiroit pas; il faut qu'elle ſoit aidée de fumiers, que la prudence diſtribuera à propos. On donnera aux terres franches, propres au froment; ceux de mouton, de pigeon: leur chaleur brûleroit dans un terrein léger les ſemences qu'on leur confieroit. On réſerve pour ces endroits celui de vaches; ſa graiſſe, ſa fraîcheur donneront aux plantes une nourriture abondante; les ſucs qu'ils leur fourniront les défendront des grandes chaleurs. Ceux de chevaux.

feront réservés pour les terres qui tiennent un milieu. On auroit peine à croire combien ces précautions contribuent à la production d'une infinité de richesses, quels avantages il en résulte. Ce que j'ai anonncé jusqu'ici n'exige qu'un travail simple : en vain taririons-nous nos rivieres, nos fontaines, nos mares, nous ferions des dépenses énormes ; la fin n'en feroit que malheureuse, le découragement certain. Les remédes à nos maux sont aisés, sûrs & prompts ; un grand Roi nous y engage, son esprit bienfaisant encouragera nos succès, & il ne verra qu'avec satisfaction notre bonheur qui sera son ouvrage.



CHAPITRE XVI.

Du Lin, des Chanvres. Leur commerce.

LEs prairies artificielles donnent une nourriture abondante aux animaux, nous procurent les plus riches récoltes; ces bienfaits ſont grands : ce n'eſt pas tout. Les chanvres que l'on met dans des terres où le ſainfoin ſera péri, parviennent à la plus grande beauté. Cette fécondité eſt ſi marquée, que j'en ai vû d'une hauteur étonnante dans un champ très-mal préparé, mais récemment défriché.

Les terres propres au chanvre ſont fort rares; la plûpart des Cultivateurs n'en recueillent qu'en petite quantité: de-là, la cherté des cordes, des toiles, l'exportation de notre argent chez l'Etranger pour nous en procurer.

Dans l'examen que j'ai fait, je trouve à peine un quartier de cheneviere pour chaque Ferme. Selon mon projet, le

Cultivateur aura au moins tous les deux ans cinq arpens de ſainfoin, ou autre pré artificiel à changer de nature ; il y en a d'autres qui en auront plus en raiſon de proportion. Il lui ſera fort aiſé d'en ſemer en chenevi deux arpens : cette plante viendra aux mieux, ſes ſuccès feront perfectionner ſa culture.

L'aiſance qui animera tout ne fera négliger aucune commodité ; le bas peuple voudra des draps, l'uſage du linge ſera plus commun, l'induſtrie fera perfectionner les toiles ; on leur donnera une beauté qui fera négliger celles de coton que nous allons chercher au travers des mers avec notre argent comptant. L'expérience a beau nous apprendre que l'uſage en eſt moins ſain que le chanvre ; on ne ſera décidé que lorſqu'on aura atteint le parfait. Le rebut, le groſſier fournira des cordes qu'on employera dans des machines de toute eſpèce. L'opulence anime les Arts, ennoblit, & éleve l'eſprit aux connoiſſances les plus

cachées. Une autre partie sera employée aux voiles & aux agrêts d'une Marine puissante. L'or que nous répandons à pleines mains dans l'Inde, resteroit parmi nous. Notre sage Monarque accorderoit des privileges, combleroit de graces celui qui établiroit une Manufacture, dont le brillant & la solidité l'emporteroient sur les autres : que de biens couleroient d'une source aussi réelle ! Nous nous passerions de l'Etranger, nous nous suffirions à nous-mêmes. On laisseroit le chanvre trois années dans la même terre, & on en ensemenceroit deux autres. La culture du chanvre dispose la terre à porter du bled. Le champ qui a perdu une partie des sels, que les prés artificiels lui avoient laissés, & qui depuis trois ans donne à son Maître les plus riches productions en chanvre, donnera encore un excellent froment, de belles avoines, & deviendra après quelques années une prairie abondante.

Le lin vient aussi bien de la même

façon, on pourroit en ſemer. Cette plante, qui nous donne les toiles les plus fines, ſe multiplieroit ; le travail, l'induſtrie ameneroient bien-tôt la perfection. C'eſt alors que nous n'aurions plus beſoin de ces toiles étrangeres, & que nous ſerions en état d'en vendre ! Quelle différence, quel avantage pour l'Etat ! Une infinité de bras inutiles, des Citoyens oiſifs trouveroient dans les travaux une ſubſiſtance honnête ; la circulation des eſpéces donneroit une nouvelle vie à une partie de la Nation. Je vois dans toutes les campagnes des familles de cinq à ſix perſonnes couchées l'hyver dès cinq à ſix heures du ſoir ; elles ne ſe levent que fort tard ; la pareſſe n'eſt pas le mobile qui les fait agir de la ſorte ; l'huile qui les éclaire eſt chere ; ils manquent d'occupation, & la misère étouffe des talens de toutes eſpéces. En multipliant les chenevieres, les lins, l'on diminue le prix du chenevi, les huiles tombent, tous en profitent, le bon marché eſt un

gain clair pour des millions d'êtres. La consommation augmentera d'une façon étonnante ; ces lins, ces chanvres répandront la joie & l'abondance dans tous les lieux que la misère fait languir. Toutes ces familles, jusqu'ici sans occupation, travailleront ces matières ; ils fourniront nos Manufactures d'un fil excellent ; l'intérêt enfantera des efforts prodigieux ; la cupidité tournera les esprits du côté du parfait. Les belles toiles demandent un travail exquis ; on prodiguera l'argent pour s'en procurer.

Nous verrons dans ces mêmes lieux, dans les manoirs, dont on ne chassoit presque jamais l'horreur des ténébres, la joie & les ris. Le pere de famille, employé avec ses enfans pendant le jour à la culture de son champ, au soin de ses bestiaux, les occupera fort avant dans la nuit ; sa femme instruira les plus jeunes, distribuera à propos les récompenses ; celle qui aura atteint telle finesse, aura un quart pour elle. Ces repas qui

empêchoient à peine de mourir de faim, feront place à des alimens sains & solides. Depuis onze heures du soir jusqu'à six heures du matin, le corps jouit d'un repos suffisant; on reprendra alors les mêmes travaux, jusqu'à ce que le soleil éclaire assez pour les occupations champêtres. Une partie de ces familles trop foibles pour s'en occuper, trouveront toujours à la maison un gain sûr. Bientôt ces toîts rustiques prendront une forme riante, les richesses qui n'en seront plus bannies, les embelliront; le voyageur croira être dans un jardin immense, qu'un Peuple heureux habite; les auberges qui se sentiront aussi de la félicité publique, lui offriront d'excellens mets, de bonne nourriture pour son cheval. Il jouira d'un profond repos sur un lit délicat, & le bien-être lui coûtera peu à cause de l'abandance.

Ces Manufactures, ces biens communs dans les endroits jusqu'ici stériles, attireront un concours perpétuel, & de

Marchands, & de Voituriers ; les Pays vignobles tireront en échange d'une liqueur délicieuse, des bleds, des toiles, des étoffes, des huiles : d'autres Provinces troqueront leur superflu pour des choses qui leur manquent. C'est alors que les belles routes que notre grand Roi a fait faire, contribueront à lier la Nation. On profitera de l'hyver, ce temps où la Nature est dans un profond repos, pour voiturer : sans les chemins faits avec autant d'art que de solidité, la plûpart des chevaux resteroient dans une inaction pernicieuse : un attelage prodigieux qu'exigent des chemins rompus, des montagnes escarpées, rendroient le commerce presqu'impossible ; on ne se procureroit qu'avec peine l'exportation de ces denrées. On négligeroit des avantages qu'il faudroit acheter à si haut prix. C'est à ces traits qu'on connoît la profonde sagesse d'un Maître : s'il n'avoit un cœur aussi tendre pour ses Peuples, que lui importeroit que les Provinces si-

tuées au bout du Royaume jouiſſent d'un pareil avantage ? On trouve un profit réel à charrier pendant l'hyver le vin, les huiles de toutes eſpéces ; les chaleurs font ſouvent gâter, & affoibliſſent le meilleur vin, les huilent coulent ; quelquefois les plus grandes précautions en empêchent à peine la perte entière ; les froids pétrifient les huiles d'olive & de navette, émouſſent la vivacité de l'huile de chenevi, de noix, &c. Le Cultivateur profitera de ce temps, il tirera de ſes charrois un profit conſidérable. Le Négociant n'en aura pas de moins grands ; d'énormes poids conduits par peu de chevaux, le bas prix des vivres feront arriver à peu de frais, & ſans riſques des marchandiſes d'une utilité indiſpenſable ; ſans ces routes auſſi belles que commodes, on n'auroit pu voiturer que l'été. Outre les riſques que l'on court, une infinité d'hommes & de chevaux ſeroient en pure perte pour l'Etat ; ils employeroient loin de leur terre les ſaiſons les plus précieuſes à l'Agri-

culture; on ſent que l'abſence du Maître ne peut cauſer que des effets pernicieux; & celui qui procure un auſſi grand bien ne peut être que le pere de la patrie.

CHAPITRE XVII.

Des Suifs, du Beurre. Leur commerce.

LES beſtiaux, huit fois plus nombreux, engraiſſés avec ſoin, donneront beaucoup plus de ſuifs que dans un état de maigreur; les moutons, multipliés à l'infini, contribueront à donner aux chandelles un degré de bonté, où la graiſſe ſeule des bœufs, des veaux ne peut atteindre. Nous ne tirerons plus de l'Irlande ces ſuifs qui enrichiſſent cette Nation; cette marchandiſe ſi utile, ſi néceſſaire à tous les Etats par ſon bas prix, diminuera la dépenſe de la Nation; j'ai déja fait voir qu'on aura beau acheter à bon marché, le Cultivateur n'y trouvera pas moins ſon compte; des pro-

ductions immenses de toute espèce l'enrichiront par mille voies différentes. Le beurre, sans lequel la pûpart des alimens sont insipides, deviendra commun par la quantité de bestiaux; ces hommes, sur lesquels roulent les plus grands travaux, s'en privent par nécessité, employent pour leurs nourritures les graisses les plus mal-saines. Combien ai-je vû de gens regarder comme précieux l'écume, l'ordure des beurres que l'on fait!

Cet article est très-intéressant; le frais se vend fort cher dans la Capitale; l'on tire de bien loin le fondu & le salé; nous aurions auprès de nous, à vil prix, nous acheterions dans notre patrie une denrée fraîche & d'excellente qualité. Tous les beurres d'Irlande sont fort mauvais, presqu'en huile, & donnent une odeur forte aux ragoûts, & même désagréable. Tous ces biens, pour lesquels nous donnons tant d'argent à nos voisins, appauvrissent; les contributions

ne se lèvent qu'avec des peines infinies; si cet argent étoit répandu parmi la Nation, il circuleroit dans tous les ordres, entreroit dans les coffres du Prince, en sortiroit pour acquitter les charges de l'Etat, se répandroit ensuite dans les Provinces par les rameaux d'une circulation aussi aisée qu'indispensable. Ces idées, quoique très-utiles, n'en sont pas moins aisées à vérifier. L'avantage est trop grand pour qu'on néglige à le réaliser.

Depuis douze ans je vois dans toutes les contrées qui m'avoisinent la population augmentée d'un tiers, la campagne mieux cultivée; & un desir ardent de perfectionner l'Agriculture. Nous ne sommes plus dans ces tems d'engourdissement; la Nation est dans une heureuse fermentation; les esprits moins obstinés, & les moindres efforts du sage Gouvernement mettront les Peuples dans l'état heureux que je viens de représenter.

CHAPITRE XVIII.

Suite des biens que donnent les prairies artificielles. Les Abeilles.

NOus tirons du Levant une partie des cires que nous employons ; les Isles nous en fournissent aussi. Ce commerce est un canal, par lequel coule sans retour notre argent, qui nous épuise, & que nous ne compensons par aucun retour. Les prairies artificielles empêcheront un aussi grand mal. Tout le monde sçait combien les fleurs de sainfoin fournissent de matières aux Abeilles ; les Marchands conduisent leurs ruches au loin, & louent fort cher des jardins à portée. Les mouches recueillent avec tant d'abondance, que peu de semaines suffisent pour remplir les paniers. La cire en est de bonne qualité, & le miel est d'une blancheur & d'une fermeté admirables. La culture des prairies artificielles une fois établie,

les Abeilles se multiplieroient prodigieusement. Tous les Villages, les Fermes seroient remplis d'une multitude de ruches qui enrichiroient sans aucune dépense. Les femmes, les enfans occupés à filer ou à d'autres travaux, veilleroient les essaims ; le pere de famille en rentrant chez lui, ne verroit qu'avec des transports de joie ses richesses augmenter sensiblement ; ce seroit une nouvelle source de biens qui couleroit dans les campagnes ; mais quel avantage pour l'Etat ! Nous aurions une abondance suffisante de cire. Les fameuses Blancheries d'Angers, du Mans, trouveroient dans leur patrie des matieres que les Etrangers leur avoient fournies jusqu'ici en partie. Le Cultivateur, le Commissionnaire, tous y trouveroient leur compte.

Ne pourroit-on pas tirer d'autres avantages d'un miel aussi parfait ? Il fortifie l'estomach, fait l'aliment le plus sain. Le sucre, au contraire, échauffe, brûle, & son excès ne frappe que trop souvent des

des coups mortels. Le miel employé en confitures pour les liqueurs, seroit d'un usage excellent. On trouve dans la multiplication des mouches un gain d'autant plus grand, que les fleurs sur lesquelles elles ont pompé la cire & le miel, n'en sont pas moins fécondes. Cet insecte industrieux a fait, dans tous les tems, la richesse des campagnes, & le plus grand des Poëtes n'a pas cru s'avilir en chantant les trésors dont il nous enrichit; il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir le grand bien qui résulte d'une méthode aussi simple; cette corne d'abondance, si vantée par les Poëtes, peut-elle faire des effets plus merveilleux? Les plus pauvres s'enrichissent, toutes les commodités de la vie s'offrent en foule. On est dans le cas de payer aisément les contributions de l'Etat, de faire, même sans s'épuiser, des efforts qui nous donnent une Marine formidable, achévent d'embellir le Royaume par des routes qui lient le moindre Village, & facilitent

des exportations aussi nécessaires qu'utiles.

CHAPITRE XIX.

Des Enclos. Sont-ils utiles ?

PResque tous les Auteurs qui écrivent aujourd'hui exigent des clôtures ; ils veulent que de profonds fossés entourent les terres, que l'on plante sur les bords, de distance en distance, des ormes, & autres arbres ; ils prétendent que les hayes donnent un abri, augmentent les productions, & ils avancent que les anciennes terres closes sont plus fertiles que les autres. Cet article intéresse trop la bonne culture pour ne pas l'examiner de près.

J'ai vérifié que les terres closes anciennement produisoient plus adondamment que les voisines ; j'en ai cherché les causes, les voici. Tous les anciens clos étoient destinés à donner des légumes, du chan-

vre, quelquefois du bled. Ce terrein, presque toujours exempt du champart, rempli pour l'ordinaire d'arbres fruitiers, étoit affectionné par le Maître ; il l'appelloit la piéce glorieuse de l'héritage ; alors on y prodiguoit les fumiers, les engrais de toute espèce, les vases des mares, des rues ; les fonds des cours y étoient conduits avec soin. Tant de travaux obligeoient enfin la terre à changer de nature ; le tems a eu beau varier, ce champ, quoique non mieux traité par la suite que les autres, se distinguera toujours.

Je posséde chez moi une piéce de terre, sa nature est égale ; cependant la différence paroît sensible, dans une partie de bled, les menus grains sont plus beaux ; le trefle que j'y ai semé a éprouvé le même sort ; mon voisin est dans le même cas ; je m'informai d'un effet si singulier ; on me dit que cette partie avoit autrefois éte close, qu'elle avoit même servi de cheneviere ;

depuis au moins quatre-vingt ans elle conſerve un dégré de vigueur étonnant. Les mêmes cauſes exiſtent pour les autres. Ainſi cette raiſon n'eſt plus d'aucun poids, je l'ai éprouvé moi-même ; j'ai fait entourer de foſſés & de hayes des prés artificiels & d'autres terres, elles n'en donnoient pas plus de luzerne que celles que j'avois ſemées en plein champ ; j'ai obſervé, au contraire, que l'épine dévoroit une partie des ſucs de la terre ; tout ce qui l'avoiſinoit avoit un air de maigreur qu'on n'appercevoit pas au loin. Cela eſt encore plus ſenſible aux bleds, & autres grains. L'orme jette au loin des racines voraces, il porte autour de lui la déſolation, & j'ai ſoin de reléguer auprès des bois, ou dans des endroits peu dangereux. Les prairies flotantes ſeules s'en défendent, l'eau leur donne des ſucs ſuffiſans, & le mal eſt imperceptible.

Mais le plus grand inconvénient eſt la perte d'un terrein immenſe, perte

d'autant plus pernicieuſe, que, ſelon mon ſyſtême, les terres ſeront bientôt précieuſes. Des parcelles de terrein, juſques-là mépriſées, ſeront miſes à profit, & l'Agriculture tirera parti des choſes les plus négligées. Comment, dira-t-on, défendre les prairies artificielles de la dent des bêtes à laine ? comment éloigner la premiere année le trépignement des vaches ? Je réponds que je me ſuis trouvé dans ce cas, en commençant mes épreuves; il étoit inoui de voir une prairie artificielle, ſeule au milieu des champs; je la préſervai cependant ſans foſſés; je menaçai, je fus généreux à propos avec les Bergers, j'intimidai les Vachers, je vins enfin au point de rendre ces endroits inviolables; la choſe eſt encore moins difficile dans une Ferme, les terres ſont pour la plûpart en piéces; le ſeul Berger du Cultivateur y conduit ſon troupeau; ſes vaches ne paîtront que les regains de la ſeconde année. Cette méthode eſt ſi ſûre & ſi aiſée, que les ſuc-

cès ſeront toujours infaillibles.

La perte du terrein des foſſés eſt grande, & ſouvent irréparable; mais comptera-t-on pour rien les frais énormes du foſſoyement? On veut exiger pour préliminaire, deux, même quatre mille livres de dépenſe pour des biens qui ne valent pas aujourd'hui le prix. Sera-ce le Propriétaire qui fournira cette ſomme? Y fera-t-on contribuer le Fermier? Le premier qui ne retire que peu de profit, eſt dans l'impuiſſance de rien avancer; le ſecond n'entrevoit qu'une diminution de ſes champs, plus de peine à labourer le tour des foſſés; aucun avantage réel ne le frappe; que l'on compare nos mutuelles façons de penſer, & l'on décidera de quel côté eſt le ſolide. Quelques Pays ont cet uſage; leur pauvreté & leur misère font frémir. Depuis Courtenay juſqu'au Bourbonnois, & de-là dans une région très-vaſte, tout le Pays eſt diviſé en clôtures; des hayes hautes, des arbres de diſtance en diſtance, les

rendent tout-à-fait semblables à celles que l'on veut exiger. J'ai examiné avec attention un usage où l'on imagine des avantages. La plûpart des terres extrêmement grasses, dont l'aspect annonce la fertilité, ne rapportent presque rien. Le travail du Cultivateur est en pure perte auprès des hayes; ce motif fait qu'on s'en éloigne; elles gagnent de proche en proche, & la production du milieu est de si mince valeur, que le Fermier & le Maître languissent au milieu de ces biens. L'abri est excellent pour quelques plantes, quand un mur leur procure, & que le soleil, par réflexion, atteint le degré des Pays méridionaux; mais les hayes sont toujours meurtrieres, l'enclos dangereux.

La terre de M. de Champignelles est divisée de même en clos; quoique ses terres soient excellentes, on ne recueille rien; cet abri, si vanté, dévore tout. Une de ses Fermes sur tout étoit si dispendieuse, & d'un si petit rapport,

qu'il fût obligé de faire valoir ; il fit aussi-tôt arracher les hayes, les clôtures furent détruites, dans l'instant la terre se couvrit d'une riche moisson, & le produit tripla.

Un particulier avoit auprès de lui une haye élevée, telle que l'on l'a prescrit ; un fossé profond arrêtoit les racines, l'ombre seule faisoit perdre au moins un arpent ; tout languissoit au loin. M. le Comte acheta la coupe de la haye ; le bled aussi-tôt devint beau jusqu'au bord du fossé, & il ne céda pas à celui de l'extrémité.

Le bled est une plante robuste à qui l'air est d'une nécessité absolue. Ces plaines de Beauce, de Picardie, ces fameuses récoltes de la Flandre, ont-elles besoin d'abri pour répandre l'abondance ? Les bleds grainent plus dans des endroits découverts ; le vent dissipe l'air pestilentiel qui pourroit leur nuire. Examinons les plantes que l'art fait croître dans des lieux où l'air ne se

renouvelle

renouvelle pas aiſément. On leur trouve un air moribond ; elles ne rapportent point ces ſemences vivaces, ſi néceſſaires à la végétation. J'ai ſuivi mille opérations de cette nature, & elles ont toujours été couronnées du ſuccès. Je coule ſur des exemples frappans pour éviter la prolixité. Si cet uſage étoit univerſel, le Royaume offriroit par-tout des coupe-gorges, le voyageur craindroit des brigands, qu'il ſeroit preſqu'impoſſible d'arrêter ; un Pays découvert, bien cultivé, offre un coup d'œil gracieux ; l'on apperçoit des terres labourables, des bois, des prairies ; l'air circule avec liberté, & contribue par ſon activité à fortifier la ſanté.

Il faut, dans l'état où nous ſommes, des exemples qui frappent & déterminent, des ſuccès rapides, & ſans dépenſe. On me citera l'exemple de l'Angleterre ; chaque pays a ſes uſages. Pour moi, j'examine ſans partialité ; je ne vois dans cette façon qu'une

perte infinie, presque point d'avantage, on a beau dire que les clos épargnent la peine de garder les bestiaux; je pense que lorsque l'aisance sera répandue parmi les Cultivateurs, on se servira utilement des parcs. J'y vois un bien-être singulier; on y laisse les bestiaux autant qu'ils y trouvent une nourriture suffisante; alors on les change, l'herbe repousse, & ils n'arrêtent pas la végétation en la foulant aux pieds: abandonnez aux vaches une vaste prairie, elles en mangent une partie, gâtent & perdent le reste. L'étendue du parc sera un pour un jour ou une nuit. L'appétit leur fera dévorer une herbe fraîche & succulente; elle ne manquera que lorsqu'elles seront rassasiées; c'est alors qu'elles font des dégâts; mais elles ne seront plus à craindre, tout est mangé; l'on ne changera le parc que lorsque la faim leur fera trouver une autre portion de la prairie délicieuse; par ces soins le

Cultivateur entendu tirera un parti immense de ses regains : une portion médiocre suffira pour ses bestiaux, engraissera par partie ses champs, & le vuide que ses fossés lui auroient causé, contribuera à le rendre heureux ; une autre partie des regains fournira aux agneaux une nourriture propre à leur délicatesse. On sera redevable aux parcs de cet avantage. Sans eux, peut-être seroit-on obligé de les abandonner en entier. Ce moyen évite une grande dépense, empêche la perte d'un vaste terrein, & le pauvre habitant de la campagne ne verra plus d'obstacles qui s'opposent à son bonheur.

CHAPITRE XX.

Des Bois, Conservation du Gland ; Provignement du Chêne.

J'Ai détruit les hayes, arraché ces arbres, dont l'ombre & les racines meurtrieres nous enlevoient jusqu'à l'espérance de nos récoltes. Ces fléaux de la bonne culture fournissoient au Cultivateur le bois, si nécessaire à la vie. L'inconvénient seroit grand, s'il n'étoit réparable d'une maniere avantageuse.

Presque toutes les terres du Royaume sont propres à la production des bois-taillis. J'en connois de fort mauvaises qui fournissent aisément à la végétation jusqu'à neuf ans, & cet espace suffit aux besoins du Cultivateur. On choisira le plus mauvais terrein, celui dont les roches, les pierres nuisent le plus au labour ; on peut l'enclorre de

fossés ; si on peut le défendre sans eux des bestiaux, ils ne sont pas nécessaires au succès. On plante de différentes façons en plant, en gland & en châtaignes. Le Plant de chêne, à moins qu'il n'ait été semé en pépiniere, réussit difficilement ; on l'arrache dans les bois avec difficulté, & les racines se meurtrissent. Le bouleau, le marsau se tirent aisément à la main, & la plantation de la fin de l'Automne, quand ces plants sont frais, est presque toujours sûre. Les anciens fourneaux à charbon nous en fournissent beaucoup. J'ai vû des gens assez ignorans pour s'imaginer que les racines étoient altérées à cause de leur noirceur ; elles prennent la couleur de la terre où elles sont nées ; mais tous ces plants ne doivent être employés que pour garnir. Le chêne doit être le principal objet. Il faut observer le terrein que l'on destine à cet usage. Si c'est une simple pelouse, le bois réussira très-

bien par trous; mais s'il y a de la bruyere, il faut l'extirper, sans cela toutes les tentatives seront inutiles. J'ai un bois qui tient à un terrein moitié pelouse, moitié bruyère; je l'ai planté en 1754; la pelouse m'a produit un beau bois; mais la bruyère s'y est toujours refusée; de fréquens labours hâteront la jouissance. Je n'entre point dans le détail; ce seroit une répétition d'Auteurs éclairés. Mais l'essentiel est la conservation des glands; celui que l'on plante à mesure qu'il est ramassé, périt presque toujours. Les oiseaux & les insectes le dévorent pendant l'hyver. On est donc réduit à semer dans le Printemps. On croit souvent qu'il suffit de laisser le gland en tas, ou l'exposer à l'air, ces méthodes sont la seule cause de tant de plantations infructueuses. Par la premiere, le gland s'échauffe, le germe est altéré; si on le met déhors, il pousse, il s'énerve, & il ne donne qu'un arbuste languissant. La conservation

des glands exige ces précautions.

Aussi-tôt qu'il est ramassé, il faut le mettre peu épais dans un grenier, & le remuer fort souvent; les corpuscules de feu s'exhaleront, & tous les principes de vie se conserveront pour remplir au Printemps l'attente du Cultivateur. Il y a des bois en chêne très-clairs; on s'efforce souvent en vain de les garnir en jeunes plants, les racines & l'ombre s'opposent à leur production. On peut jouïr promptement d'un bois épais, si l'on employe cette méthode lorsque le chêne a trois ans, même quatre. Prenez les plus longues branches, couchez-les dans une petite rigole que vous conduirez où il manquera du plant, & que vous couvrirez de terre; laissez sortir l'extrémité de la branche d'environ 6 à 8 pouces, elle jettera de bonnes racines, & dès la premiere coupe, cette extrémité de branche sera une souche vigoureuse; il faut laisser toujours cette sautille adhé-

rente à la matrice, la séparation lui seroit funeste.

J'ai employé cette méthode qui m'a toujours réussi.

Le sieur Naveau a planté un bois à Cheroy; il n'étoit pas garni à moitié; il a employé ce moyen; ce même bois est aujourd'hui très-épais. On voit par-là que les choses les plus simples nous procurent des avantages solides.

Il y a plusieurs terreins où l'on pourroit élever des arbres jusqu'ici peu communs. M. Duhamel vient de donner à ce sujet l'ouvrage le plus utile, & cet excellent Citoyen n'a rien négligé pour en procurer les plus exactes connoissances.

CHAPITRE XXI.

Méthode aisée de préparer les arbres pour la construction des Vaisseaux.

LE bois procure des douceurs à la vie ; il adoucit les rigueurs de l'hyver, est utile aux besoins journaliers. On l'employe dans la construction de nos maisons ; il sert enfin à mille ouvrages nécessaires. Tant d'avantages nous le rendent précieux ; mais s'il nous manquoit, on peut s'en passer. On éleve aujourd'hui des Palais bâtis de pierres seules ; des voûtes plattes dont le convexe est dérobé par l'ornement, nous mettent à l'abri du feu. L'idée de cet élément terrible ne nous fait point tressaillir au son d'une voix lugubre. Le charbon de terre, la tourbe tiennent lieu de bois, les métaux y suppléent pour les outils, les ornemens, &c. Les corda-

ges peuvent aussi le remplacer dans ces travaux que le méchanisme facilite ; mais il est absolument nécessaire pour la navigation ; cet article a été l'objet de mes recherches. Voilà mes observations. On employe pour les vaisseaux, les coches, les batteaux, enfin dans la construction de tous les bâtimens propres à la navigation, une prodigieuse quantité de bois courbé ; leur rareté fait que l'on est obligé d'ajoûter piéces sur piéces pour leur donner une forme convenable ; mais les bordages en exigent d'une seule piéce. On en trouve si peu, que l'on y attache un haut prix. Cette raison arrête le progrès de notre Marine. Le Roi, les particuliers ne bâtissent qu'à grands frais, & telle somme qui fournit à peine à la construction d'un bâtiment, suffiroit à celle de quatre, en se servant d'un moyen simple que l'expérience m'a indiqué.

On trouve par toute la France des fonds gras, qui produisent des chênes

droits & vifs. Voici ce qu'il faut faire selon ma méthode ; on laiſſera croître les arbres jusqu'à 25 & 30 pieds, ils auront à cette hauteur 20 à 25 ans ; on attachera fortement une corde au faîte, deux hommes ſuffiſent pour le courber ; on l'attachera en trois endroits avec de bons harts au chêne voiſin, & ſucceſſivement tout ce qui ſera beau & flexible. La corde ne ſervira qu'à faire pancher l'arbre, les harts ſuffiront à l'attacher ; la figure de l'arbre ſera déterminée en quatre & cinq ans. On ne peut rien de plus aiſé ni de moins diſpendieux. Chaque arbre ne coûtera pas plus d'un ſol ſix deniers, peut-être même un ſol ; cela dépendra, & de la ſaiſon, & de la Province. Ces mêmes arbres ſeront au bout de 30, 40 & 50 ans d'une reſſource étonnante ; nous aurions ſous nos mains ces piéces juſqu'ici d'un ſi grand prix, ces courbes ſi recherchées ſeroient de niveau aux bois droits.

Des loix sages ont établi la Maîtrise des Eaux-& Forêts ; elles ont conservé avec soin des avantages à la postérité ; mais elles n'ont point fait mention d'un article si intéressant.

Les réserves des Ecclésiastiques seroient un grand objet ; ils n'y perdroient rien, puisque la vente en seroit plus prompte. Je n'indique point d'autres moyens pour étendre cette découverte, la sagesse du Gouvernement y sçaura bien pourvoir.

Ces biens, quoiqu'éloignés, n'en sont pas moins réels ; nous procurerions un bien-être à nos descendans, peut-être en jouïrions-nous nous-mêmes. C'est cette attention pour l'avenir qui nous a enrichi de ces chênes majestueux, de ces forêts dont la coupe nous donne tant de richesses.

On ne peut opposer des difficultés à ce que j'enseigne, le Cultivateur le moins instruit sait combien facilement on conduit un arbre, que la moindre attache

détermine sa forme. Les liens que j'exige sont dans le bois même, & le travail le plus aisé peut nous donner des trésors qui nous manquent.

CHAPITRE XXII.

Inconvéniens des Baux. Ils sont limités à un espace trop court.

TOus les avantages d'une bonne culture seront encore retardés par le court terme des baux. Un Fermier craindra qu'en faisant des travaux qui améliorent le bien, un autre ne vienne lui en enlever le fruit ; quand il les commenceroit dès la première année, il ne marcheroit à grands pas vers la fortune qu'au bout de sept à huit ans ; il seroit désavant dans l'aisance ; mais dans ce tems il négligeroit de semer, de fumer des prairies, dont il ne seroit pas certain de jouir. Si les baux pouvoient s'étendre jus-

qu'à dix-huit ans, même vingt-sept, les revenus du Prince n'en souffriroient pas : on payeroit les droits à proportion de la durée ; le Propriétaire tireroit aussi des avantages réels ; il spécifieroit qu'il retient la moitié des foins, telle & telle denrée, à mesure que le bien s'amélioreroit. Tout seroit si bien combiné, que l'intérêt du Maître seroit lié avec celui du Cultivateur ; l'un ne deviendroit opulent qu'en enrichissant l'autre : on stipuleroit qu'en cas de telle ou telle chose, le bail seroit nul ; on rendroit par-là le Laboureur laborieux & civil.

Le Cultivateur qui voit dans dix-huit ou vingt-sept ans un espace immense, traite le bien comme s'il lui appartenoit ; il envisage tout avec les yeux d'un Maître ; il voit qu'une chose nuit, qu'une autre lui procureroit un avantage ; il cherche à jouir, & n'épargne ni peines, ni soins pour y parvenir promptement. Ses enfans nés & élevés dans ces biens, s'y affectionnent. Ces familles se trou-

vent liées avec celles du Propriétaire, ils ne craignent plus de sortir; une possession de tant d'années leur fait espérer une préférence marquée; alors ils sement avec joie; ils sont sûrs de goûter tranquillement le fruit de leurs travaux. Un Fermier qui connoît la générosité de son Maître, se fiera bien à lui; mais il y a des cas où cette confiance est impossible.

Les Ordres Religieux possèdent une quantité prodigieuse de Fermes; la plûpart de celles que j'ai vues en Brie leur appartiennent. Des Prieurs ou des Procureurs les afferment. On voit rarement des préférences. Le plus offrant l'emporte. Quelle confiance peut prendre un homme à un Ordre régi par tant de Maîtres? Il s'épuisera à bonifier sa Ferme; & à la veille d'en jouir, le bail expire, & le Régisseur ne peut lui faire aucun bien; s'il le favorisoit, on le soupçonneroit d'avoir tiré secrettement un pot-de-vin, d'avoir trahi l'intérêt de l'Ordre. Tous ces

inconvéniens disparoissent en se servant des moyens que j'indique. Tout avanceroit rapidement vers la perfection, & rien ne retarderoit les progrès.

CHAPITRE XXIII.

Des Arbres fruitiers. Où les placer?

IL y a une infinité de biens de campagne, où la culture de la vigne est impossible. Il est essentiel de trouver un moyen qui fournisse une liqueur saine que le Cultivateur puisse boire avec plaisir. Les préjugés des Peuples nous ont privé jusqu'ici de la jouissance des mêmes biens que la Normandie. On a cru que le climat de cette Province contribuoit à perfectionner les sucs du fruit, & à donner un cidre parfait. Si on le comparoit au nôtre, la différence est totale; l'un fort agréable, sain; l'autre, au contraire, plat, de mauvais goût, capable même, par sa prompte corruption, d'altérer la santé.

J'examinai

J'examinai, il y a douze ans, les causes d'une différence si marquée; mes observations me firent voir que l'espèce de fruit décidoit de la bonté du cidre. Quelques pommes nous donnent une liqueur supportable; d'autres, dans le même champ, en fournissent de la plus mauvaise qualité. Je recherchai l'Histoire du Cidre; je trouvai que les pommes d'un doux amer, quelques-unes un peu aigres, y étoient seules propres; que plusieurs pays avoient donné d'excellent cidre, les uns après les autres. Nous lisons que du tems de S. Augustin & de Tertullien, l'Afrique étoit en possession d'en produire: des Marchands Espagnols, restes des anciennes Colonies Carthaginoises, entreprirent d'en enrichir leur patrie: ils emportèrent des greffes, cultivèrent, & regardèrent comme précieux ces arbres, jusqu'au tems où les Romains introduisirent la vigne dans cette riche contrée. Une boisson aussi délicieuse fit négliger les fruits à cidre. On cultiva seulement ceux à couteau,

Le climat de la Normandie se refusoit à la vigne. Ses Négocians, liés avec l'Espagne, en tirerent les meilleures espéces; ils y réussirent au point d'en faire un objet considérable de commerce. Les Anglois, les Isles de Jersey & de Gernesey, ne tarderent pas à se procurer les mêmes biens. De nos jours, nous avons vû la Basse Bretagne cultiver ces arbres avec succès, & cette liqueur atteindre le plus haut degré de perfection. Il n'y a que plusieurs années qui y fassent parvenir. Plus les arbres sont vieux, plus le cidre a de finesse.

Persuadé que notre climat y étoit aussi propre que les autres, je fis planter beaucoup d'arbres appellés Sauvageons. Je priai un ami de m'apporter des greffes des meilleures especes du pays d'Issigny; il le fit; je greffai mes arbres, ils pousserent mieux que ceux du pays. Huit ans après, je fis du cidre, & je vis avec la plus grande joie que mes espérances n'étoient point trompées. Mon cidre

avoit le goût le plus parfait, sa couleur d'un jaune clair; je l'avois façonné à l'usage de Normandie. J'avois laissé mes pommes l'espace de six semaines en tas, afin de les laisser acquérir le dégré de maturité qui seule perfectionne la liqueur. Je poussai plus loin mes épreuves. Je repassai sur du marc de vin ce même cidre. Sa nature changea à un tel point, qu'il avoit le goût d'un vin vieux passable, & les plus habiles Gourmets y furent trompés.

On consacrera pour sa culture un champ de l'étendue que l'on jugera à propos. Il faut planter les arbres en rangs à douze pieds de distance. Chaque rang sera éloigné de l'autre de trente pieds. Par ce moyen, la charrue cultivera ce terrein sans embarras. Les arbres s'étendront, & trouveront une nourriture suffisante : il faut qu'il soit exactement labouré. Ils sympathisent au mieux avec les grains ; mais ils languissent & périssent promptement dans les endroits

laissés en friche ; ou semés en prairies. C'est ce même endroit que je conseille de clore, de fumer avec profusion ; j'ai l'épreuve sous mes yeux d'un succès étonnant. De pareils soins m'ont donné en peu d'années des arbres d'une grosseur & d'une beauté surprenante. Deux arpens suffiront pour fournir du cidre & des fruits à couteau. L'Agriculture n'en souffrira pas, puisque les bleds, les avoines, l'orge même, viendront au mieux. On peut aussi planter dans les rangs l'espéce de raisin qui mûrit le plus aisément ; l'élever par perchées ; les arbres serviront de pieux. Les façons que la vigne exige, feront végéter l'arbre d'une façon singuliere, & la récolte dédommagera avec usure des frais qu'elle a causés. On fera bouillir ce même raisin avec le cidre, il en changera totalement la nature, & tous les hommes qui sont réduits à l'eau pure, le trouveront aussi sain qu'excellent.

On m'objectera que ces moyens rom-

pent les liens du commerce, que les vignobles cesseront d'être nécessaires; je réponds qu'on a peu à craindre ces inconvéniens. Le vin a une qualité qu'aucune boisson ne peut atteindre. L'opulence lui donnera toujours un débit considérable. Ce que je propose ne peut que procurer un bien-être à des gens qui s'en passent : on aura beau faire, les vins François tiendront toujours le premier rang chez les Nations à qui la Nature le refuse; l'Anglois veut en vain se persuader qu'il peut se servir du vin Portugais, il lui trouvera toujours un goût fade qui révolte; le Hollandois, le Danois, tant d'autres nations, seront toujours bien aise de s'en procurer : quelles eaux-de-vie approchent des nôtres? Le plus malheureux Négre, celui qui habite les déserts brûlans de l'Afrique, sait bien la connoître; c'est la meilleure marchandise pour les échanges; le plus cher présent n'est pas si bien reçu de la plûpart de ces Rois noirs, qu'un baril de cette liqueur.

N'eſt - elle pas la baſe des ratafiats & des liqueurs fortes, dont nos voiſins uſent avec tant de profuſion ? La Nature a donné à la France ces biens ; elle a le privilege excluſif d'en produire. Sans ſortir de chez nous, tous les Peuples ſeront contraints de venir charger avec de l'argent comptant des biens que la terre nous prodigue. Si nous voulions, nous ne ſerions pas obligés d'aller habiter des contrées éloignées, nous avons les vrais biens. Les productions étrangeres ſont pour nous auſſi inutiles que ſuperflues. L'Eſpagne étoit riche, elle étoit peuplée, bien cultivée ; la découverte du Nouveau - Monde lui a porté des coups dont elle a eu juſqu'ici de la peine à ſe relever.

CHAPITRE XXIV.

Des Défrichemens.

NOus voyons paroître beaucoup de Traités sur les Défrichemens ; on sent de quelle utilité est une terre reposée depuis long-tems, où les bestiaux ont de tout tems déposé des engrais. On voit combien son repos est pernicieux, & l'on cherche la façon de la mettre en culture par différens moyens ; les uns nous disent qu'il faut faire lever toute la surface du terrein inculte, la mettre par fourneaux, & y mettre le feu ; que la cendre fertilise la terre, la dispose à la végétation. Ce moyen est bon pour un homme aisé, qui a peu de ces terres, peu d'occupations, & qui veut s'amuser. Mais si un Cultivateur en avoit beaucoup, il employeroit une infinité de bras bien plus utiles ailleurs. La dépense passeroit ses forces, & ce même ter-

rien qui peut devenir si précieux, seroit condamné à rester en pure perte. D'autres exigent des charrues de nouvelle invention, d'un gros prix, que la moindre roche, un tuf un peu dur, peut en un instant briser; les autres moyens ne m'ont pas plus satisfait.

Je distingue trois espéces de terres incultes; celles qui sont couvertes de bruyeres, les autres de géniévres & genets, d'autres enfin d'une simple pelouse. J'en avois de ces trois espéces un grand nombre d'arpens. Je m'y pris de la façon la plus simple & la plus aisée, pour les mettre en culture. Voici la méthode que j'employai pour celles qui étoient couvertes de géniévres, bruyeres, & qui peut aussi-bien convenir à celles qui sont remplies de genets.

Je choisis un tems d'une gelée très-vive. Je fis mettre le feu aux géniévres & bruyeres, la flamme s'étendit au loin avec rapidité. Le feu dévora en peu d'heures tout ce qui couvroit le terrein que je

je destinois à la culture. J'observai très-exactement de choisir le jour où le vent éloignoit des bois l'incendie. Sans cette précaution, j'aurois risqué à perdre une partie bien précieuse de mon bien. Le champ resta nud, couvert d'une cendre noire. Je profitai quelque tems après d'un fort dégel pour labourer ce terrein. Je fis mettre trois chevaux sur une charrue ordinaire, le labour fut inégal ; il resta même quelques endroits où le soc pénétra avec peine. Mais peu importe, les premieres façons la rendent aisément aussi friable que celles qui produisent depuis long-tems.

Je fis laisser ces terres quinze mois sans y toucher. Pendant cet intervalle, les racines se pourrirent ; l'air pénétra, & rendit meuble tout ce terrein que la charrue avoit renversé horisontalement l'un sur l'autre. Je le traitai alors comme les autres ; on le sema en bled après quatre labours, & la moisson fut abondante. Le travail est d'autant plus facile,

qu'on le fait plus aiſément dans les dégels, qui ſont les tems d'inaction, pendant leſquels les chevaux ſont forcés de reſter à l'écurie. Ce moyen eſt tout ſimple; il ſe fait avec les outils ordinaires du labourage, ſans frais, & le plus pauvre ſera toujours dans le cas de ſe procurer de pareils avantages.

Pour la ſimple pelouſe, cela eſt plus aiſé: on laboure à l'ordinaire, & l'on y ſeme quelque tems après, au mois de Mars, de la veſce qui diſpoſe ſingulierement la terre à produire du bled l'année ſuivante. On voit par-là que les opérations les plus difficiles du labourage ne doivent pas effrayer. En ſuivant mon exemple, on trouvera bientôt de nouvelles richeſſes. Nous n'avons pas beſoin d'aller chercher dans un autre continent de nouvelles terres: le grand nombre à défricher chez nous, étonne & effraye. Dans les contrées que j'ai examinées, j'ai vu des plaines immenſes qui ne cédent en bonté à aucune Province. Depuis

Montereau jusqu'à Nangis, il y a des milliers d'arpens en friche, tous propres au froment. Je suis certain que les prairies artificielles n'y réussiroient pas moins, & il ne faudroit que peu de frais pour convertir ces pays qui ont un air d'horreur en riches habitations. Ces mêmes contrées qui ne présentent que des objets de misère, que le voyageur croiroit dévastées par des guerres sanglantes, ou par un esprit de fureur qui auroit exterminé les habitans, peuvent devenir florissantes, contribuer aux charges & à la grandeur de l'Etat. Ce seroit des revenus immenses qui enrichiroient la Nation, augmenteroient la population, & produiroient en peu d'années des biens de toute espéce. Je vais faire part de mes réflexions sur la façon la plus prompte pour les mettre en valeur.



CHAPITRE XXV.

Moyens pour tirer un prompt avantage des terres incultes.

ON trouve en France une grande quantité de terres en friche, qui n'ont pas même été labourées depuis plusieurs siécles; j'ai vû non-seulement des côteaux, des terreins pierreux, mais même des lieux naturellement gras, & en plaine, incultes; la plûpart de ces terres où n'appartiennent à personne, ou le Propriétaire n'y attache aucun prix.

Tout homme sensé est persuadé que plus le domaine du Roi est considérable, moins on est obligé d'établir d'impôts; le Royaume est par conséquent soulagé, & chaque Citoyen se ressent de l'opulence du Maître. Tant de biens perdus peuvent aisément faire un revenu considérable à la Couronne, défrayer au moins la maison de notre Monarque,

& devenir dans la ſuite un fonds inépuiſable de richeſſes.

Dans tous les tems, les Rois les plus puiſſans ont fait grand cas des terres qui leur appartenoient ; ils y trouvoient des reſſources toujours promptes, & ils en tiroient tout le parti imaginable. On m'objectera que, pour mettre les terres incultes en valeur, il faut de groſſes ſommes ; qu'il faut bâtir, labourer, &c.

Ignore-t-on le fameux établiſſement des Invalides ? Un grand Roi ſçut, ſans s'épuiſer, ni charger ſes ſujets, procurer une retraite gracieuſe à des hommes qui avoient ſacrifié leurs jours pour défendre la Patrie. Cette jeune Nobleſſe, peu accommodée des biens de la fortune, n'a-t-elle pas trouvé de nos jours l'éducation la plus parfaite, des Maîtres de toute eſpéce : enfin ce qui forme le corps, l'eſprit, tout leur eſt prodigué ? L'Etat trouve des Guerriers élevés dans un noble mépris de la mort. Des peres enviſagent avec la plus douce eſpérance

des enfans qui pourront relever l'éclat d'un nom presque oublié. Quoi ! tant de bienfaits, tant de superbes bâtimens qui ne sont onéreux, ni au trésor, ni aux Peuples, peuvent-ils nous laisser douter que le génie qui a fait éclore des desseins aussi utiles, ne puisse trouver le moyen de lever ces difficultés ?

Le Gouvernement employeroit des personnes intelligentes qui examineroient la nature & la quantité des terres. On les diviseroit, quand on le pourroit, en Fermes de quatre à cinq cent arpens ; il ne faudra qu'une habitation ; la dépense des granges, bergeries, écuries un peu plus grandes, ne sera que peu sensible, & un emploi considérable sera toujours recherché par des personnes à l'aise. Ils y trouveront des travaux de toute espéce, & l'industrie aura une vaste carriere pour s'exercer. On les nommeroit Métairies Royales, exemptes de taille, collecte, & de toutes espéces d'impôts. Le revenu se verseroit directement dans

le Tréſor Royal; de ſi grands avantages feroient trouver un nombre étonnant de Cultivateurs; on ne les loueroit que pardevant le Subdélégué, dans les formes uſitées des adjudications, & *gratis.* On feroit ſans frais un état des lieux. Celui à qui la Métairie ſeroit adjugée, ſeroit obligé de donner une caution, & rendre à la fin du bail les bâtimens au même état où il les a pris. Par cette précaution, il auroit un ſoin infini des dégradations, il ne négligeroit pas une petite réparation, qui en cauſe de très-fortes par la négligence.

Quand les bâtimens ſeroient habitables, on afficheroit dans différens lieux que telle Métairie Royale eſt à défricher; qu'on peut ſe préſenter tel jour devant le Subdélégué, pour voir au rabais quelle ſomme on demande pour trois ans, pour labourer, ſemer; que l'on avancera des ſemences, des pailles; que les preneurs auront ſeulement le profit des beſtiaux & des grains que

l'on pourra recueillir dans les trois ans : on ſpécifiera même qu'ils fourniront à leurs dépens la ſemence de ces mêmes grains dont ils pourront jouïr.

Tout ceci eſt une dépenſe indiſpenſable, & qui ne montera pas haut par ces précautions. Dès l'hyver, celui qui l'auroit entrepris, laboureroit un grand nombre d'arpens. Il laiſſeroit ſans ſemer pendant une année ceux qui ſeroient pleins de racines. La ſimple pelouſe ſeroit miſe de ſuite en avoine. Le ſecond hyver, l'on continueroit à défricher, on le feroit même dans les tems pluvieux de l'année ; au printemps, on façonneroit les terres défrichées depuis quinze mois, on y ſemeroit du bled l'automne ſuivante. On pourroit les bien fumer, les beſtiaux auront fait déja beaucoup d'engrais.

On réſerveroit une portion pour ſemer en praireis artificielles ; on n'épargneroit pas les labours ; on y mettroit même quelques fumiers, & j'oſe répondre d'un ſuccès prodigieux. Le troiſieme

hyver, mêmes travaux. L'année suivante, on semeroit encore une partie en bled, l'autre en sainfoin : on verroit alors de bonnes prairies, des terres couvertes de bled. Le tems venu de faire une nouvelle adjudication, on stipuleroit que la cinquiéme partie des terres seroit toujours en prairies artificielles, qu'on laisseroit à la fin du bail la même quantité de bleds qui se trouveroient appartenir au Roi, ce qui faciliteroit singulierement le Cultivateur. On pourroit restreindre à douze ans le premier bail. Au bout de ce tems, le produit seroit fort au-dessus, & la chose deviendroit de conséquence. Quand ces biens seroient en bonne valeur, on pourroit en étendre la durée tant que l'on voudroit.

Si les moyens que j'indique paroissoient trop dispendieux, il seroit aisé de les supprimer. Une infinité de gens prendroient ces métairies sans avance. Ils se croiroient même heureux qu'on leur en abandonnât la jouissance, en rendant

une rétribution raisonnable. Combien de personnes en argent comptant saisiroient avec empressement une pareille occasion ! Un état libre, une entiere exemption de servitude, ont trop de charmes pour n'être pas recherchés avec ardeur. La moindre apparence de gain jette la plus vive émulation. On voit naître des compagnies qui avancent les sommes les plus considérables : de pareilles entreprises seroient un objet intéressant, & l'on verroit tous les Ordres concourir à son succès.

Quel bien un pareil établissement ne causeroit pas à notre Patrie ? Nous ferions sans dépense à notre Monarque un riche patrimoine. Il ne faudroit pas des moyens violens pour y parvenir ; à mesure que les fonds viendroient, on feroit bâtir par des adjudications qui se feroient toujours *gratis*. Tant de nouvelles Colonies donneroient une infinité de matieres à un commerce intéressant. L'on feroit planter par la suite une portion de

bois pour le chauffage ; une pente ſtérile fourniroit le Cultivateur d'une liqueur bienfaiſante. Les baux feroient une mention expreſſe des travaux auxquels le preneur ſeroit obligé.

Ne pourroit-on pas imiter la ſage adminiſtration des anciens Rois de Perſe : Ils levoient des impôts en nature, & évitoient à leurs Peuples la difficulté d'échanger leurs denrées. Une partie du revenu ſeroit payée en bled ; on les mettroit dans les greniers deſtinés à cet uſage. Le nombre de meſures ſeroit exactement enrégiſtré, & l'on ne vendroit que lorſque les grains ſont chers. Ce ſeroit des magaſins immenſes, toujours prêts à ſecourir le Royaume. Nous n'aurions pas beſoin dans les tems de calamité de mendier des ſecours à l'Etranger à beaux deniers comptans ; l'autre partie ſeroit payée en argent. La quantité de beſtiaux, laines, &c. dont ils tireroient parti, les mettroit dans le cas de remplir aiſément leurs engagemens.

Tant de terres en valeur augmenteroient bien promptement le produit des grains ; la bonne culture y contribueroit aussi beaucoup. On jouiroit alors d'un commerce bien avantageux. La Suisse manque de bleds ; la Hollande en achete de ses voisins ; nous pourrions leur en fournir, en pourvoir même les Colonies à qui la Nature refuse une nourriture aussi parfaite. . . . .

Ces pépinieres royales qui fournissent aujourd'hui tant d'arbres utiles, orneroient, embelliroient promptement ces endroits aujourd'hui si défigurés. L'utile se trouveroit réuni à l'agréable. On pourroit à peine croire des changemens aussi prodigieux. Chacun béniroit l'auteur de tant de biens. Tous les Etats trouveroient leur bien-être dans ces établissemens. Le commerce augmenteroit sensiblement dans les Villes voisines. Les Ouvriers, le Peuple de la campagne trouveroient des occupations continuelles. . . .

On me dira encore que dans ces vaſtes contrées déſertes, il peut ſe trouver des Propriétaires. Je réponds;

Si quelqu'un prouve par un titre bien en régle, que tel terrein lui appartient, on le fera eſtimer; il recevra enſuite une aſſurance d'en être payé au bout de quelque tems, quand la métairie ſeroit en valeur. Ce retard ne le lézera pas; il ne tiroit aucun revenu de ces héritages, & l'argent qu'il en aura par la ſuite eſt un vrai gain pour lui.

Le Seigneur réclamera ſes droits, dira-t-on. La plûpart dépendent des Fiefs, Je réponds que notre auguſte Chef eſt aſſez éclairé pour y apporter les remédes convenables. Il peut accorder des indemnités, quelques priviléges, des diſtinctions qui dédommageroient avec uſure ceux qui perdroient quelques droits qui n'ont été depuis un tems immémorial que chimériques.

Les établiſſemens les plus ſages, & les plus néceſſaires, ont toujours ſouffert de

grandes difficultés, & jamais on n'a applaudi universellement aux choses les plus avantageuses. L'invention des moulins à eau & à vent, ont rendu à l'Etat plusieurs milliers d'hommes & de bestiaux répandus dans toutes les habitations du Royaume, pour réduire lentement le bled en farine. Cette méthode, disoient plusieurs, fait perdre l'état à une infinité de Citoyens : quel sera leur sort ? L'Imprimerie, cet Art qui a tant contribué à perfectionner les Sciences, n'a pas moins essuyé de contradictions : que deviendront, disoit-on, les Copistes ? Qui est-ce qui fournira à la subsistance de tant de bons Moines, qui ne vivent que par ce moyen ? J'évite avec soin tout air de systême : on me diroit avec raison : *Ne sutor ultrà crepidam.* Je me renferme dans les bornes de l'Agriculture. Ses progrès seront rapides, si l'on franchit les obstacles qui peuvent l'arrêter.

L'article des défrichemens est essentiel ; c'est la découverte d'un nouveau

monde ; des trésors cachés jusqu'ici paroîtront à découvert. Quoi, on me dira que des Provinces, il y a quelque tems, presque noyées sous leurs marais, où le soleil n'avoit jamais éclairé que des habitans malheureux, sont venues au point d'être regardées comme de belles contrées ; que leurs marais sont desséchés, les terres devenues fécondes ; qu'on y respire un air pur ; enfin que leurs productions les égalent aux pays les plus riches, & je douterois que des régions naturellement fertiles, qu'un peu de secours tireroit du néant, ne devinssent aussi abondantes ! Non, sans doute, on n'aura pas besoin de forcer la Nature, s'épuiser en travaux, construire avec des dépenses prodigieuses des digues, pour arrêter une mer toujours prête à nous engloutir. Ce sont des terres qui sont ou naturellement bonnes, ou si elles nous paroissent d'un fonds ingrat, quelques secours, les prairies artificielles, leur feront bientôt égaler les

meilleures ; celles qui seront maréca-geuses, seront aisément desséchées par des canaux qui nourriront une quantité de poissons, dont la vente avantageuse procurera aux habitans une nourriture délicieuse. Ce terrein fortement marné produira le plus beau froment, & ne se refusera à aucune riche production.

Le Roi a enrichi les pépinières publiques du peuplier d'Italie. Cet arbre aquatique croît d'une façon prodigieuse; j'en ai vu à douze ans être d'une grosseur à débiter en planches. On planteroit de ces arbres les bords des canaux. Ces terres neuves & fraîches remuées les feroient végéter d'une façon rapide. On les vendroit tous les vingt-cinq à trente ans. Ils seroient à cet âge d'un débit à produire de grosses sommes. En multipliant les aises, toutes les matières deviennent plus nécessaires ; les bois, les planches sur tout servent à mille ouvrages, & toutes ces plantations seront d'une utilité singulière ; elles for-

ment la matiere d'un commerce avec les pays que la ſéchereſſe du terrein empêche de jouïr de pareils avantages, & l'intérêt de l'Etat ſe trouveroit lié avec celui du Monarque.

CHAPITRE XXVI.

L'Agriculture tire-t-elle plus d'avantage du ſervice des bœufs, que de celui des chevaux.

CETTE queſtion a été juſqu'ici vivement agitée; il y a même des raiſons ſpécieuſes pour & contre. Voici mon ſentiment; on ne peut trop multiplier les hommes, leur grand nombre donne la vie à une infinité de Manufactures, remplit tous les Etats, en fourniſſant des ſoldats, des négocians, des ouvriers. Enfin la population marque ſeule de la façon la plus énergique, la force d'un Etat. Une charrue tirée par des bœufs exige deux hommes, ne laboure qu'à peine

la moitié du terrein ; que feroit celle qui l'est par des chevaux ? Cette culture générale, on perdroit une prodigieuse multitude d'hommes si utiles ailleurs. Deux bons chevaux labourent jusqu'à trente-six arpens de terre, feront même les charrois des gerbes, fumiers. Les bœufs ne cultiveront qu'avec peine dix-huit arpens. Le calcul le plus simple nous fait voir sur cette seule charrue trois hommes perdus pour la société.

La méthode ordinaire nous fait abandonner à ces animaux des pâtures qui deviendront, étant cultivées, les meilleurs héritages, nourriront, par le secours de l'art, le triple de bestiaux. On a cru jusqu'ici faussement que l'abandon de ces terres grasses étoit indispensable. Le travail les fera bientôt paroître d'une plus grande utilité. On me dira que les bœufs étant vieux, sont engraissés, & que leur grand âge n'est qu'un profit pour le Cultivateur. Je réponds que la culture avec les chevaux n'empêche pas

qu'on ne ſe ſerve des bœufs. L'expérience nous apprend qu'ils tirent avec une eſpece d'acharnement, que les montagnes les plus eſcarpées, les pas les plus difficiles, ne les rebutent point. Ce ſeroient eux qui voitureroient les fumiers, les gerbes, le bois, en un mot, tout le difficile. Ces ouvrages qui font périr promptement les chevaux, leur ſeroient réſervés. Ces derniers trouvent dans les charrois une fin bien prompte. Leurs jambes périſſent, contractent ſouvent, en s'échauffant, une maladie mortelle, ſe donnent des efforts; deſtinés ſeulement à la charrue, ils ſont d'une légéreté inconcevable; uniquement attachés à une ſeule partie, ils l'entendent & ſecondent d'une façon ſurprenante le Cultivateur.

Ces parcs deſtinés pour le gros bétail, ſeroient toujours remplis de jeunes veaux, dont les uns deſtinés à être taureaux, bœufs, ou vaches, les autres réſervés pour la boucherie. On y verroit auſſi ces

bœufs, qui, épuisés de travaux, trouveroient dans un long repos une chair succulente; leurs engrais contribueroient à l'avantage de l'Agriculture; l'abondance de la nourriture ne feroit regarder que le gain de sa vente. Cette façon, en perfectionnant la culture, multiplie d'un autre côté ces animaux, dont la chair est si nécessaire; nous achetons des bœufs dans les montagnes du Limousin, du Bourbonnois, au fond de la Normandie. Leur petit nombre y fait attacher un haut prix, & peu se trouvent en état d'en manger.

Ma méthode n'interdit pas à ces Provinces le droit d'en élever. Ils peuvent en tripler au moins le nombre, en tirant tout le parti de leur terrein; mais elle répand par tout une multitude prodigieuse de ces bestiaux, qui ne peuvent qu'accroître les richesses de la Nation par les cuirs, suifs, & le bas prix de la viande. La Hollande a sçu tirer de ses marais des biens sans prix; les éleves

des bestiaux sont l'objet de l'attention du Gouvernement, & cette prudente Nation a sçu en faire son revenu le plus solide.

CHAPITRE XXVII.

Etat des Provinces remplies de montagnes & des régions où la petite culture est en usage.

LE terrein des montagnes est très-varié; les unes sont d'un sable fertile, d'autres pierreuses, quelques-unes marneuses: plusieurs m'ont offert des terres courtes; on en trouve aussi d'un sol qui annonce l'abondance. La petite culture est en usage dans presque tous ces pays, on y laisse souvent les champs deux années sans culture; les pâtures sont d'une étendue étonnante: souvent la sécheresse brûle, jette la désolation dans ces lieux où l'on attend

tout de la nature. La vente des bœufs, l'exportation de quelques fromages font presque toute la ressource des Cultivateurs ; ils ne recueillent que très-peu de froment. On y cultive le seigle, le méteil, l'avoine. Ces grains ne forment point la matière d'un commerce, à peine suffisent-ils à la nourriture des habitans. Les domestiques y ont des gages si modiques, que l'on y voit les deux sexes abandonner leur patrie pour inonder les grandes Villes, où ils espèrent trouver des gains qu'ils regardent comme une fortune.

En suivant la voie que j'ai indiquée, on s'y procurera aisément d'excellentes prairies artificielles. Les terres abandonnées aux bestiaux produisent assez d'herbes pour constater leur fécondité ; plusieurs ruisseaux s'échappent en fuyant des lieux que l'opulence rendroit bientôt riants ; on suivroit par gradation ma méthode. J'ai démontré que quatre hommes ne labourent avec des bœufs

qu'autant de terrein que le feroit un feul homme avec des chevaux ; la différence eft énorme. L'intérêt de la fociété eft de tirer de la terre de grandes richeffes, & fans multiplier les travaux. Ne pourroit-on pas faire ufage dans les endroits les plus efcarpés de forts mulets ? Leurs pieds sûrs, leur tempérament vigoureux les mettroient en état de fournir aux travaux les plus pénibles. La multiplication des fourrages procureroit ces engrais, vrais principes de la végétation. Ces endroits fi triftes offriroient de riantes moiffons. Le Cultivateur jouiroit des avantages naturels à la terre qu'il habite ; la paille des feigles qu'il recueille n'eft pas nourriffante, les balles font de la plus mauvaife qualité, féches, & elles ne donnent point à l'animal cette nourriture fuffifante à la production d'une crême délicate, & cet embonpoint, qui feul fait fon mérite. La paille de froment eft très-bonne, & pour les chevaux, & pour les va-

ches. Ces balles sont excellentes, & ce grain si estimable ne produit rien que de précieux ; le rebut, l'inutile sert au fumier ; quoiqu'une partie des chemins soit impraticable, la vente des grains en est aisée, les mulets les conduiront aisément à somme auprès des rivières ou dans les Villes voisines. Ne voyons-nous pas les Blatiers transporter huit à dix lieues des bleds ? L'apparence du plus petit gain les y engage, & la cupidité fera toujours trouver des gens propres à l'exportation ; les prairies artificielles donneront bien-tôt à ces contrées ces nombreux troupeaux, cette abondance de beurre, de fromages, &c, dont j'ai parlé ; mais le plus intéressant, le plus essentiel à l'Etat est la traite des bleds ; ces régions fourniroient le froment, le seul grain propre au commerce étranger ; en un instant toute la face du Royaume se trouve changée. Les Pays les plus stériles passent en productions ceux qui sont les plus gras.

gras. Une immenſe quantité de bleds fait entrer par une aſpiration naturelle un argent qui attache à jamais des habitans qui fuyent une patrie malheureuſe. L'homme aime le lieu qui l'a vu naître, la misère ſeule l'en chaſſe; s'il y trouve un bien-être, il s'y fixe: il s'empreſſe à choiſir une compagne de ſes travaux; la population augmente rapidement, l'aiſance embellit bientôt les endroits les plus affreux; ces pas éſcarpés, ces chemins impraticables s'applaniſſent; l'opulence efface l'idée de l'incommode. Ce tranſport continuel de marchandiſes, ce flux & reflux d'eſpèces qui circuleroient en liberté, feroient bâtir des auberges dans des endroits juſques-là déſerts. Le Cultivateur enrichi, voudroit ſe conſtruire une maiſon commode. Les Manufactures, ces maiſons magnifiques, ſuites ordinaires des richeſſes, feroient de ces lieux d'horreur un coup d'œil délicieux. On ne verroit dans ces maſſes qui s'é-

levent ſur notre Continent, qu'une multiplication de terrein précieux par ſes riches productions. En ſuivant cette voie, on ne craindroit pas ces années malheureuſes; de puiſſans engrais procureroient toujours des récoltes qui ſuffiroient aux beſoins. Les pluies continuelles qui entraînent, rouillent ces belles moiſſons; des vallées fertiles n'empêcheroient point les admirables productions des pentes des montagnes des Pays élevés; l'humidité en aideroit la végétation d'une maniere puiſſante. L'abondance d'une partie balanceroit la perte de l'autre, & le mal ſeroit imperceptible. On verroit de tous côtés des ſpéculateurs qui tiendroient toujours des greniers immenſes remplis de froment. Tout le Royaume, l'embouchure de nos fleuves ſeroient remplis de ces biens. Nos vins, nos eaux-de-vie, joints à tant de richeſſes, remplaceroient, d'une maniere bien ſupérieure, la perte de ces contrées éloi-

gnées, qui ne servoient qu'à détourner la Nation de l'objet principal, & à faire périr de bons citoyens. Ces voyages heureux, ces expéditions si glorieuses n'ont qu'un brillant qui en impose; la perte d'une partie d'un équipage vigoureux, des biens peu nécessaires à la vie; souvent des injustices commises contre la liberté d'hommes nés aussi libres que nous, ne font voir que l'ouvrage d'un peuple peu éclairé sur ses véritables intérêts.

CHAPITRE XXVIII.

Combien la multiplication des chevaux deviendroit aisée par le secours des prairies artificielles.

NOus achetons de la Suisse une partie des chevaux employés à l'Agriculture. Les montagnes de la Franche-Comté nous en fournissent quelques-uns; la

longueur, les fatigues de la route, en font périr un grand nombre. Le reste se trouve si chargé de frais, que l'achat épuise le Cultivateur. Ces animaux élevés dans un autre climat, habitués dès leur naissance à une nourriture différente, contractent souvent des maux qui, en leur causant la mort, ruinent sans retour leurs Maîtres. Les terres se ressentent souvent de pareilles pertes; le Laboureur pressé par la nécessité, en achete de mauvais, dont les corps atténués ne peuvent fournir à un travail pénible: la terre peu approfondie ne donne point à la plante les sucs nécessaires; & la plus mauvaise récolte en est la suite ordinaire.

Les prairies artificielles feront multiplier promptement cet animal, si utile à l'homme: on se serviroit avec succès des jumens pour labourer; on en auroit toujours quelques-unes de trop, afin de ne les point fatiguer par un travail excessif: on choisiroit l'étalon le plus beau. Les poulains seroient élevés avec

ſoin. On les mettroit pendant l'Eté dans ces parcs dont j'ai parlé; ils y trouveroient une nourriture excellente; on leur donneroit pendant l'hyver le tendre regain que le Cultivateur vigilant auroit recueilli avec les précautions néceſſaires. Ces éleves étendus à l'infini, les rendront bientôt communs. La Cavalerie trouveroit à vil prix des recrues toujours prêtes. Tous les ordres, les voitures publiques, les machines de toute eſpéce auroient auprès d'elles, & à peu de frais ces chevaux qui ont fait juſqu'ici une partie de leur dépenſe. Le poulain élevé chez le Cultivateur juſqu'à deux ans, paye bien une nourriture peu diſpendieuſe par les engrais qu'il lui laiſſe; ſa vente, quoique médiocre, eſt encore bien avantageuſe. Ce ſont des gains qui ſe ſuccédent continuellement.

Dès-lors les craintes ceſſent, cette idée d'horreur qu'entraîne la pauvreté, diſparoît. Les vieux chevaux, dont la marche peſante retarde les travaux, ſont

envoyés au moulin, ou destinés à des usages qui n'exigent pas la célérité. On choisit parmi les jeunes chevaux ceux qui ont le plus de disposition pour le trait; ce sont eux qui font l'ouvrage le plus difficile. Ce Laboureur que nous avons vu jusqu'ici harrassé par les marches les plus pénibles, ne craindra plus dans ces tems tant de maux. Il se procurera facilement un cheval de selle. Ce poulain né avec des jambes fines, une épaule platte & dégagée, une tête fiere, sera destiné à son usage. L'idée d'un bien-être si complet lui paroîtroit aujourd'hui un songe. Un travail aisé le mettra bientôt de niveau avec nos fiers ennemis. Les Anglois ignoroient, il n'y a pas deux siécles, que l'Agriculture pût donner de si grands biens; ls l'ont connu, & ils sont parvenus à faire voir toutes leurs habitations marquées au coin de l'opulence.

CHAPITRE XXIX.

Fin & Conclusion de cet Ouvrage.

MEs premiers Chapitres ont fait voir que la culture des terres, ou négligée, ou peu entendue, étoit l'unique cause de la misère : que nous possédions les vraies richesses, mais que nous l'ignorions; que nous voyons dans nos Provinces une forte envie de perfectionner l'Agriculture, les terres bien labourées que l'on s'empresse même à défricher, mais que les principes de la fécondité manquent; qu'on ne peut élever des bestiaux; que les fourrages ne sont pas suffisans; que l'on s'épuise en expédiens, & que le Cultivateur est écrasé pour se donner l'indispensable. Je lui indique les moyens de s'en procurer; je montre par une progression simple, & sans dépense, qu'il peut sortir en peu d'années de l'état malheureux

où nous le voyons; je vais plus loin. Je fais voir d'une maniere claire le Cultivateur, non-seulement arraché à la pauvreté, mais même dans l'opulence, tous les Ordres de l'Etat partager son bien-être, & une source intarissable de biens.

Quelques personnes croiront qu'il y a de l'emphase, que je présente un tableau trop riant des progrès d'une Agriculture, selon ma méthode. Qu'un homme sensé examine sans partialité un de ces champs que l'on avoit toujours cru disgraciés par la Nature, & dans lequel j'ai fait mes essais, il y trouvera des preuves certaines, & des argumens sans replique.

J'ai prouvé par les expériences les plus complettes, que ces terres méprisées peuvent au moins égaler, si elles ne surpassent en productions, celles qui ont été dans tous les tems regardées comme ayant le droit exclusif d'en produire. Si cette culture étoit universelle, on seroit

obligé de faire consommer chez soi tous les foins qu'on recueilleroit ; on ne les vendroit pas aisément, le prix du moins en seroit fort bas ; les Villes, les Voyageurs, les Voituriers y trouveroient un avantage singulier. On peut donc bannir jusqu'au nom de misère, donner aux Peuples le moyen de payer les contributions. Le travail de la campagne endurcit les corps, les rend propres à soûtenir les fatigues de la guerre. C'étoit dans les campagnes, parmi les Cultivateurs, que le Peuple Romain levoit ses soldats les plus agguerris ; ce sont eux qui ont été le plus sûr instrument de ses victoires ; en favorisant les progrès de l'Agriculture, on travaille à la grandeur de l'Etat. L'Angleterre ne doit le degré de puissance où elle est montée, qu'à la bonne culture. Tout le monde sçait que c'est l'étude principale de la Nation, qu'on y prodigue même les récompenses pour encourager & exciter les progrès. Le Roi qui nous gouverne a une sagesse assez pro-

fonde, pour faire jouir ſes ſujets d'un bonheur auſſi grand. Que celui qui fait impoſer les contributions, daigne encourager les travaux, récompenſer les découvertes utiles, exciter l'émulation; nous verrons bientôt les campagnes floriſſantes, les Peuples heureux. C'eſt alors que remplis de joie, nous pourrons, à juſte titre, nous vanter d'habiter la terre la plus fortunée.

FIN.



SUPLÉMENT.

OBSERVATIONS D'UN AGRICULTEUR SUISSE,

Sur la Luzerne, l'Esparcette & le Trefle, pour en faire des Prairies artificielles.

LA luzerne demande un bon fonds de terre qui ne ſoit pas mouilleux ; il faut à cette plante pivotante une bonne préparation, les ſimples labours avec une charrue ne ſont pas ſuffiſants ; pour bien faire il faut miner le terrein à un pied & demi ou deux pieds de profondeur pendant l'automne ou l'hyver pour ſemer au printemps, à la fin de Mars ou au commencement d'Avril. On peut en ſemer cinq à ſix livres par bicherée, car on ne riſque rien à répandre beaucoup de ſemence dans les prairies; cependant ſi le terrein étoit bien bon, on pourroit en mettre un peu moins. Cette graine étant petite doit être peu enterrée, autrement elle ne leveroit pas ; pour la garantir de la chaleur, il convient d'y ſemer un peu d'a-

voine, c'eſt-à-dire, un quart à un tiers de ce qu'on en mettroit pour faire une récolte de ce grain ; on commence par ſemer ladite quantité d'avoine ; enſuite on la herſe en partie & on ſeme la luzerne, après quoi on acheve de herſer en garniſſant le derriere de la herſe d'épines ; mais il faut choiſir un tems favorable, où le terrein puiſſe s'unir & s'accommoder comme les planches d'un jardin ; quand l'avoine approchera de ſa maturité, on la fera couper, afin qu'elle ne puiſſe pas repouſſer. S'il ſurvient des pluies favorables ſur la fin de l'Eté ou au commencement de l'automne, il ſera néceſſaire de faire ſarcler avec ſoin pour ôter toutes les mauvaiſes herbes, ce qu'il conviendra de réitérer au Printemps ſuivant ; comme il faut de l'engrais à cette plante, on ne ſauroit mieux faire que de la bien fumer la ſeconde ou troiſiéme année.

Sainfoin, eſparcette, ou pelagra, ſont trois noms ſynonymes qui déſignent une ſeule & même graine ; cette plante vivace

demande un terrein qui ne ſoit point mouilleux ; les groſſes terres argilleuſes ne lui conviennent point, il lui faut des terres légeres en pente, ou en plaine, pourvu qu'elles ne ſoient ni humides ni marécageuſes : elle réuſſit juſqu'à un certain point dans les fonds graveleux ; s'il y a ſuffiſamment de terre; mais elle donnera un plus grand produit dans les meilleurs fonds : en général les terres où l'on ſeme de la blondée (*), du ſeigle, & celles à froment qui ſont légeres ſont bonnes pour cette plante, les côteaux mêmes arides, pourvu que le ſol ne ſoit ni gras ni trop fort.

Lorſqu'on forme cette prairie dans des champs cultivés, il ſuffit de préparer le terrein par trois ou quatre bons labours, auſſi profonds qu'il ſera poſſible, en faiſant le premier en automne; mais ſi c'eſt dans une terre défrichée ou dans des prairies qu'on feroit rompre, il faut

(*) Ce mot vulgaire ſignifie un mêlange de froment & de ſeigle.

commencer par y ſemer pendant deux ou trois années des grains, comme avoine, orge, blondée ou ſeigle, pour détruire entierement toutes les mottes & gazons; enſuite avant d'y mettre le ſainfoin on fera labourer une fois dans l'automne, & trois fois l'année ſuivante, de façon que le dernier labour ſe faſſe vers la fin de Juillet ou dans les premiers jours d'Août; & ſi le tems eſt favorabe, que la terre s'acommode bien ſans être trop humide, on pourra ſemer alors ou dans tout le courant dudit mois d'Août; d'abórd on paſſe un peu la herſe pour remplir les ſillons du labour, on caſſe les mottes, s'il y en a; enſuite on ſeme le ſainfoin, qu'on peut mêler avec une petite quantité de fromental, comme d'un dixiéme; on finit de herſer avec la herſe garnie d'épines. Il eſt eſſentiel d'obſerver que cette graine ne doit pas être trop enterrée, deux pouces ſuffiſent; s'il y avoit des pierres il ſeroit convenable de les faire ramaſſer environ deux mois

après la ſemaille, dans un tems bien ſec. On ſeme une fois plus de cette graine que du bled; c'eſt-à-dire, que là où on met une meſure de bled, il en faut deux de ſainfoin. Il me reſte à faire obſerver l'avantage conſidérable qu'il y a de ſemer le ſainfoin au mois d'Août, plutôt qu'au Printemps : je ſuis conſtamment cette méthode depuis ſept ans; mais je dois avouer que je l'ai appriſe de nos Payſans qui la pratiquent depuis long-tems; ils ont l'année ſuivante une abondante récolte & le ſainfoin eſt ſi beau qu'ils ſont ſouvent forcés de le faucher dès la fin de Mai, ou le commencement de Juin : mais ce n'eſt pas là le ſeul avantage, quoique très-grand; en ſuivant cette méthode, la mauvaiſe herbe fait beaucoup moins de mal, il eſt aiſé d'ôter celle qui croît en petite quantité pendant l'automne, une partie périt l'hyver, & au Printemps le ſainfoin pouſſe ſi à bonne heure & avec tant de vigueur qu'il étouffe ce qui peut en reſter; au contraire,

si vous semez au Printemps, en Mars ou Avril, vous avez souvent à combattre la sécheresse : les mauvaises herbes fructifient beaucoup plus alors que dans l'automne, votre sainfoin languit, pousse avec lenteur, la chaleur le brûle, ou la mauvaise herbe l'étouffe ; il n'y a que trop de gens qui l'ont éprouvé pour avoir voulu suivre un ancien usage.

Pour moi j'ai toujours eu la premiere coupe très-abondante dans les terres passablement bonnes, & pour l'ordinaire j'y ai fait deux coupes de regain, qui ont pu égaler ensemble la premiere coupe. Ce regain est excellent pour les vaches, il leur procure beaucoup de lait, il embellit les troupeaux de moutons & de chevres ; mais il ne faut pas en donner aux chevaux, ni même aux Bœufs, à moins que ce ne fût pour les engraisser ; en ce cas il seroit très-bon, parce qu'il est fort nourrissant. Dans une sécheresse on peut prévenir la perte de la seconde coupe, en faisant faucher quoique très-court

court & ſans attendre davantage ; c'eſt une attention que j'ai eu dans les années ſéches, où j'ai eu par-là une bien plus grande quantité de regain que mes voiſins. Dans les terres arrides, graveleuſes, il n'y a qu'une coupe de regain.

Il eſt eſſentiel de ſe procurer de la bonne graine de ſainfoin ; il faut qu'elle ait la couleur d'un caffé roux, tirant ſur le brun, car ſi elle eſt blanchâtre ou verdâtre, elle n'eſt pas bien mûre, il eſt néceſſaire auſſi qu'elle ſoit nouvelle & tout au plus d'une année ; le ſainfoin ſe fauche lorſqu'il commence à défleurir & à prendre ſa graine, ſur tout ſi l'on a deſſein d'en nourrir des chevaux ; pour les bêtes à cornes, il eſt bon de le couper quand une partie de la fleur commence à ſe faner ; lorſqu'on veut recueillir de la graine, il faut choiſir les endroits de la prairie les moins garnis & où ce foin eſt le plus court ; car quand il a deux à trois pieds de hauteur, il ſe renverſe & ne ſauroit bien grener ; on

attend pour le faucher que le bas de la plante soit d'un beau roux & que la graine se détache aisément ; on tâche de choisir un tems sec, alors on le fait couper avant que la rosée soit levée ; lorsque les ondins seront secs d'un côté, on les retournera légerement de l'autre, avec le manche du rateau ou de la fourche, jusqu'à ce qu'ils soient passablement secs ; alors on prendra plusieurs draps réunis ou une grande tente, pour battre ce foin dessus & en ramasser la graine qui tombe très-facilement, le rateau & la fourche suffisent pour cette opération ; on met cette graine avec la poussiere dans des sacs & on la fait vanner promptement, ensuite on l'étend dans un grenier à deux pouces d'épaisseur, en la remuant plusieurs fois le jour pour la faire bien sécher, car elle s'échauffe très-aisément : dès que l'on est en état de recueillir soi-même sa graine avec soin, les semailles que l'on fait réussissent encore mieux.

Dans plusieurs endroits on fait cueillir cette graine sur la plante par des femmes qui la prennent à la main ; mais indépendamment que cette méthode est fort longue, c'est qu'elle endommage beaucoup le fourrage qui est ensuite très-difficile à faucher ; cependant ce seroit une ressource dans des tems pluvieux, où la graine se trouveroit mûre.

Le fourrage dont la graine a été levée, étant devenu dur par sa grande maturité, n'est bon que pour les chevaux.

La luzerne & le triolet demandent beaucoup plus d'engrais que le sainfoin ; je n'ai mis à celui-ci que des terres levées & bien mûries pendant une année, ou des terres amenées par les pluies dans des mares ; cela m'a tenu lieu de fumier ou autre engrais qui fertiliseroit le sainfoin comme les autres plantes, mais il peut mieux s'en passer. Lorsqu'il y a des pierres ou du gros gravier dans le pré établi en sainfoin, une année après la semaille dans l'autom-

ne, on eſt encore à tems de les ramaſſer avec de bons rateaux de fer bien ſerrés.

On ne devroit jamais mettre les beſtiaux dans les prairies de luzerne, & de ſainfoin, ou tout au moins ne le faire qu'après deux ans & dans des tems bien ſecs, car quand il pleut & que le terrein eſt humide, les bêtes y font beaucoup de mal avec les pieds.

Ces Prairies ſubſiſtent en bon état pendant ſix ou huit ans, enſuite elles s'éclairciſſent beaucoup, en conſéquence ſi le terrein qu'on y deſtine eſt étendu, il faut le diviſer en ſix ou huit portions; on en ſeme une chaque année, de façon que dans la huitiéme année, on ſeme la huitiéme portion & on rompt la premiere qui commence à ne rien valoir, étant ſemée depuis huit ans. Quand on a rompu une luzerne ou un ſainfoin, on peut l'enſemencer en grains trois à quatre années & enſuite le rétablir, comme il eſt dit ci-devant; ces terres repoſées donnent de belles récol-

tes : la derniere année que l'on y mettra du grain, il feroit à propos de les fumer, parce qu'en fuite le fainfoin en profiteroit ; le labour à la charruë eft fuffifant, mais fi l'on y fait une façon à la beche, elle vaudra deux labours ; l'effentiel eft de parvenir à bien détruire les mauvaifes plantes avant de rétablir la prairie.

Le triolet ou gros trefle fe feme dans notre Pays pour l'ordinaire par deffus les bleds, à la fin de Mars, ou en Avril, dans un tems pluvieux ; car s'il fait fec, c'eft de la graine perdue, on peut auffi en femer, après avoir femé de l'orge ou de l'avoine. Le tout bien herfé, on feme le trefle par deffus, & on repaffe la herfe bien garnie d'épines en la renverfant : ce petit enterrement lui fuffit, & on pourroit faire de même à celui que l'on feme dans les bleds, ce n'en feroit que mieux, quoiqu'on le pratique rarement ; cette opération le couvriroit un peu & feroit du bien à la plante même du bled, à moins

qu'il n'eût fait de trop grandes pluies. Les terres fortes & grasses conviennent mieux au trefle que les séches & maigres & si l'on ne fume pas le terrein, les récoltes y seront modiques. Le grand trefle de Hollande ou de Piémont ne dure que deux à trois années & il a un grand inconvénient, étant sujet à la rache; c'est un fil jaune traînant, qui l'entortille & le brûle; des grandes places en sont entierement détruites. Je ne dis rien du fromental ou raigrass, parce que n'en ayant semé que depuis une année & demie, en Automne & au Printemps, pour juger laquelle de ces deux époques est plus favorable à cette semaille, je ne pourrai en parler que d'après les expériences que je continue d'en faire; mais en général on fait beaucoup d'éloge de cette prairie dans les Observations de la Société d'Agriculture des Etats de Bretagne, ouvrage excellent dont on ne sauroit trop recommander la lecture à tous les bons Agriculteurs.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

